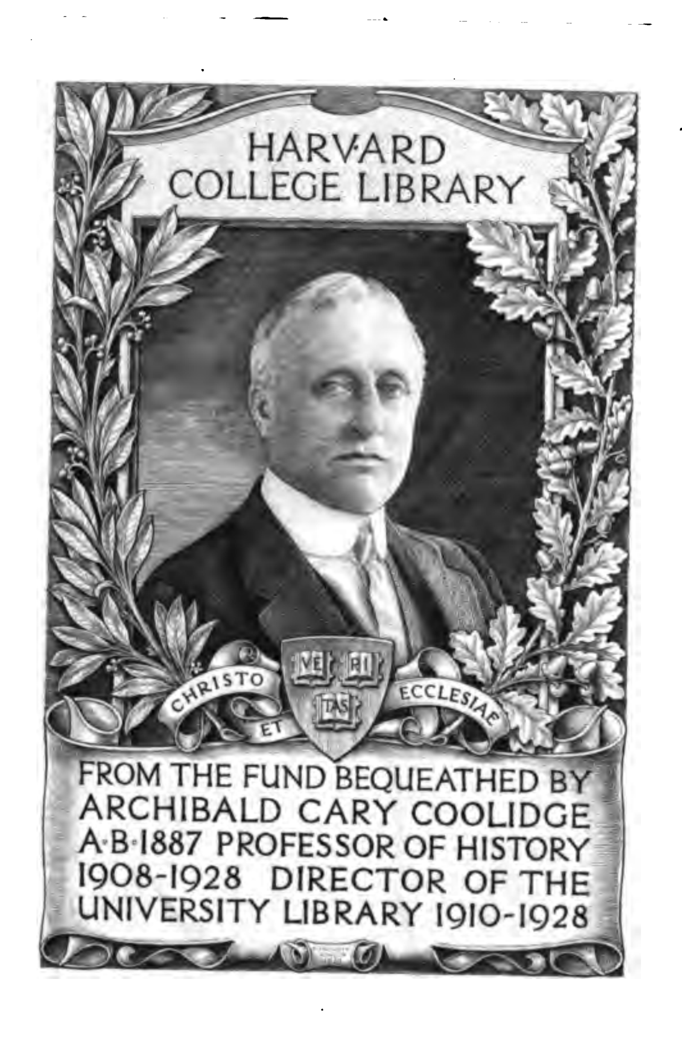
VIAL

LES LOLOS

1898


HARVARD
COLLEGE LIBRARY
VE RI TAS
CHRISTO ET ECCLESIAE
FROM THE FUND BEQUEATHED BY
ARCHIBALD CARY COOLIDGE
A·B·1887 PROFESSOR OF HISTORY
1908-1928 DIRECTOR OF THE
UNIVERSITY LIBRARY 1910-1928



ÉTUDES SINO-ORIENTALES

Fascicule A.

LES LOLOS

HISTOIRE.

RELIGION. MŒURS. LANGUE.

ÉCRITURE.

PAR

PAUL VIAL,

MISSIONNAIRE AU YUNNAN.

CHANG-HAI.

IMPRIMERIE DE LA MISSION CATHOLIQUE

ORPHELINAT DE T'OU-SÈ-WÈ.

1898.

PRÉFACE.

Cette étude est un effort de conscience et d'amour.

C'est en évangélisant ce bon peuple que j'ai appris à le connaître et à l'aimer.

Je l'aime parce qu'il est bon, je l'aime parce qu'il est méprisé.

Je voudrais le faire connaître en écartant une foule de préjugés qui courent les livres et qui sont inconsidérément acceptés comme faits prouvés.

Il me semble qu'un missionnaire qui a tout d'abord donné huit années de sa vie apostolique pour le salut des Chinois, et qui maintenant évangélise les Lolos depuis autant d'années, a le droit de porter un jugement exempt d'ignorance sinon d'erreurs partielles.

Je dédie cette étude à ceux de mes Confrères qui avec moi se dévouent au salut de ces humbles et sympathiques races :

A M. Roux, m.a. du Koui-tcheou, chez les Tchong-kia-tse.

A M. Martin, m.a. du Se-tch'oan méridional, qui, le premier, a osé, sans appui, s'aventurer chez les Man-tse.

A MM. Badie et Kircher, mes compagnons d'apostolat chez les Lolos, au Yun-nan.

Ayons confiance en la parole du Divin Maître qui a dit : Sinite parvulos venire ad me, talium enim est regnum Dei.

Ancien élève des Pères de la Compagnie de Jésus, à l'École Apostolique d'Avignon, je suis heureux que ce travail paraisse sous leurs auspices, avec leur paternel concours.

PAUL VIAL

18 Mars 1896.

Le long chapitre IX, écrit pendant l'impression des précédents, est de 1897. *Les meilleurs soins ont été donnés au spécial travail de gravure qu'il nécessitait.*

CHAPITRE I.

HISTOIRE.

Les Lolos se disent venus de la région située entre le Thibet et la Birmanie, et tout au commencement de leur histoire ils placent douze patriarches qui leur auraient appris la manière de se vêtir, de travailler et de vivre.

De ces douze patriarches l'un surtout est resté dans la mémoire de ce peuple primitif, comme protecteur insigne. Ils l'adorent, je le dirai plus loin, sous le nom de *Pou,* ainsi que son épouse sous le nom de *No.* Dans la tradition du déluge, les Lolos parlent du mont *Mouto* d'où ils seraient partis. Sous quelle forme ont-ils débouché au Yun-nan? Leur tradition est muette; mais il est vraisemblable qu'ils étaient conduits par les chefs de familles ou tribus; peut-être même n'étaient-ils que deux, l'un appelé Blanc (*tou*), l'autre appelé Noir (*na*); c'est, pour moi, le seul moyen d'expliquer cette tradition qui divise les Lolos en deux espèces, les blancs et les noirs (1).

D'après une version indigène, ceux-ci seraient descendus de trois frères; mais les descendants du plus jeune se seraient confondus avec les deux autres frères.

Ce qui est constant, c'est que le *blanc* était l'aîné et le *noir* le cadet; mais, par une interversion inexpliquée, les descendants du *noir* ont formé la tribu patricienne appelée *napou,* et les descendants de l'aîné sont devenus les serfs de l'autre, tout en se subdivisant en un grand nombre de tribus (*naseu, ko, kotou, gnisou, gni, ashi, adje,* etc.).

La tradition rapporte que les Lolos étaient soumis à dix-huit seigneurs ou *midzemou* à qui le peuple payait une redevance annuelle; quant au bien foncier il appartenait à celui qui le cultivait. C'est encore actuellement le régime de la propriété chez cette race; en sorte qu'un seigneur peut aliéner la redevance qui lui est due, mais il ne peut pas aliéner le fond qui ne lui

(1) Malgré toutes mes recherches, je n'ai pas pu découvrir chez les Lolos ce qui aurait donné lieu à cette distinction entre *Noir* et *Blanc.* Je ne la rejette pas; mais je ne l'accepte que sous bénéfice d'inventaire.

appartient pas. Plus tard ces dix-huit seigneuries furent obligées de reconnaitre un chef ou roi sous le nom de *guemou;* ce roi résida où est maintenant la capitale de la province, à Yunnan sen.

Les Chinois, en s'emparant plus tard de ce pays, n'ont fait que mettre des mandarins où habitaient les seigneurs; et dans les parties conquises, mais non soumises, ils ont donné le titre de mandarin aux seigneurs indigènes; c'est ce qu'on appelle des *t'ou-se-koan* 土司官.

Le vice-roi lui-même habite là justement où résida le *guemou* ou roi lolo.

La capitale était divisée en dix-huit quartiers et chaque seigneur en possédait un; il reste encore des vestiges de cette antique possession.

Dans la cour royale étaient plantés dix-huit arbres; chaque seigneur en possédait un pour y attacher son palefroi lorsque le moment était venu de faire acte de vasselage.

On dit que ces dix-huit arbres existent encore.

Pendant que les seigneuries étaient héréditaires, la royauté probablement ne l'était pas; la couronne devait appartenir au plus fort; de là sans doute des compétitions sans nombre, des guerres civiles fréquentes, que l'histoire n'a pas enregistrées.

Les Lolos en se multipliant débordent de leurs anciennes limites et forment de nouveaux noyaux indépendants des seigneurs; mais encore il se trouve au milieu d'eux des hommes audacieux qui les dominent. Ainsi la tribu *gni,* que j'évangélise, se souvient des étapes qu'elle a dû faire pour arriver de Tali jusqu'ici; elle garde la mémoire de trois hommes puissants qui se sont fait un nom : *Adle, Joke, Dzeshi.* J'ai visité les restes de leurs châteaux.

Pendant ce temps, la Chine, bien loin de former une seule nation, était elle-même divisée en un grand nombre d'États feudataires visant tous à l'indépendance; et il est probable qu'elle n'existerait pas encore comme nation si en l'an 220 av. J. C. le génie de Che Hoang-ti, roi de Ts'in 秦始皇帝, ne l'avait unifiée en abattant toutes les têtes et en renversant tous les trônes.

Ambitieux comme il l'était, il voulut étendre son empire jusqu'à la mer du sud. Il enrôla parmi les gens de guerre «tous ceux qui n'avaient pas de profession fixe, tous les marchands qui n'avaient pour commerce que des objets de luxe,» et il jeta cette armée au sud du Fleuve Bleu. La conquête dura deux ans, mais il ne put la conserver. Elle fut renouvelée par Koang-ou-ti 光武帝 (56 ap. J.-C.), et par Yang-ti 煬帝 (605 ap. J.-C.). Je crois bien que les Chinois furent battus, car en 790 l'empereur Té-tsong, de la dynastie des T'ang, envoie un ambassadeur au roi du Yun-nan pour l'aider à vaincre le Thibet.

Vers 860, le roi du Yun-nan bat les Chinois et s'empare du Tonkin.

Nous arrivons en 1265 au moment où Marco Polo se met au service de Koubilaï-khan (en chinois Hou-pi-lié 忽必烈). Le voyageur vénitien semble diviser le Yun-nan en deux royaumes : le Tcha-ghan-djang à l'ouest et le Ka-ra-djang à l'est. Le général mongol Ouriangcadaï les aurait soumis tous les deux, tout en les conservant intacts.

Cependant, en 1394, Hong-ou 洪武, de la dynastie des Ming, fait dresser une carte de l'empire qui donne le Fleuve Bleu pour limite sud à la Chine. En 1400, Kien-wen 建文 ou Hoei-ti 惠帝, successeur de Hong-ou, dépossédé par un de ses oncles, se retire au Yun-nan, où il reste trente-huit ans caché. Un grand nombre de Chinois le suivent, et s'y établissent. Ils forment actuellement le fond de cette population chinoise que nous nommons *pen-ti-jen* ou *min-kia* 民家. Ces derniers se sont alliés à des femmes de race indigène. Tous ces pen-ti-jen se disent venus d'un endroit appelé *Kao-che-kiao,* de la province de Nankin (1).

Vers 1660 le P. Gabriel de Magalhães qui mourut à Pékin en 1677, après un séjour de vingt-neuf ans à la cour des empereurs de la dynastie tartare des Ts'ing, actuellement régnante, ayant parcouru toutes les provinces de Chine, rend ainsi compte de celle du Yun-nan :

« Entre les cités et les villes de cet empire, j'en compte plusieurs situées dans les provinces de Yun-nan, de Queï-cheu, de Quam-si et de Su-chuen, et qui toutefois *ne paient aucun tribut* à l'empereur et *ne lui obéissent* point, mais à des princes ou seigneurs particuliers ou absolus. Ces villes, pour l'ordinaire, sont de telle sorte entourées de hautes montagnes et de rochers escarpés, qu'il semble que la nature ait pris plaisir à les fortifier. Au dedans de ces montagnes, il y a des campagnes et des plaines de plusieurs journées de chemin, où l'on voit des cités du premier et du second ordre, et beaucoup de villes et villages (2). Les peuples soumis à ces seigneurs se servent de la langue chinoise avec les Chinois; mais outre celle-là ils ont leur langage particulier. »

Plus tard les Pères Fridelli et Bonjour sont envoyés au Yun-nan pour en relever la carte. Le P. Bonjour meurt sur les frontières de la Birmanie. Son compagnon étant aussi tombé malade, le P. Régis, président du tribunal des mathématiques, vient achever le travail commencé.

Or voici ce que l'un d'eux écrit sur le Yun-nan : « La nation des Lolos dominait dans le Yun-nan ; elle était divisée entre plusieurs seigneurs souverains. Les Chinois, après avoir bâti quel-

(1) Il serait intéressant de savoir, mais je n'ai pu vérifier, si les habitants de Kao-che-kiao ont souvenance qu'une partie de leur population a émigré jadis au Yun-nan.

(2) J'ai bien de la peine à m'imaginer que les Lolos ont eu des villes de premier et de second ordre ; car, en fait de chefs, ils n'ont jamais eu que leurs seigneurs, dont les châteaux s'élevaient le plus souvent en des lieux solitaires.

ques forts et quelques villes dans les plaines qui étaient restées incultes, et après avoir rendu quelques combats, prirent le parti de s'attacher ces peuplades en donnant à perpétuité à leurs seigneurs les sceaux et les honneurs des mandarins chinois, avec les titres de préfets. à condition qu'ils reconnaissent l'empereur et se placent sous la dépendance du gouverneur de la province dans les affaires ordinaires autant que les Chinois mandarins du même rang, et qu'ils recevraient l'investiture de leurs terres en n'exerçant point la juridiction qu'après avoir reçu l'agrément de sa majesté, qui s'engage, de son côté, à transmettre leurs titres à leurs plus proches héritiers». (Cf. *La Frontière sino-annamite* par M. Devéria).

Telle est encore actuellement la situation politique des indigènes de la province du Yun-nan (1).

Pendant la dernière révolte, trompés par les Mahométans qui se disaient leurs frères, ils se sont mis de leur côté contre les Chinois. Invincibles dans leurs montagnes, mais trahis par leurs faux frères, ils se soumirent aux vainqueurs, en conservant contre eux une haine que le mépris dont ils sont l'objet ne fait qu'aviver chaque jour.

QUELQUES MOTS SUR LES *MAN-TSE* (蠻子).

Les quelques données historiques que je viens de grouper ici ne pourront être complétées et corrigées que lorsqu'on aura pu rassembler un certain nombre de traditions des tribus lolottes et compulser sans parti pris les écrits si vagues, si vains et si partiaux des nations environnantes.

Les *Man-tse,* ce peuple libre et indépendant enclavé dans l'Empire chinois, est encore inconnu de tout le monde et ignoré de la plupart des géographes. M. Martin, Missionnaire Apostolique du Se-tch'oan méridional et mon cher confrère, s'est dévoué pour leur porter la bonne nouvelle.

Les renseignements qu'il me donne prouvent évidemment que son peuple est mon peuple, et que Man-tse et Lolos ne sont qu'une seule et même race.

Le vrai pays ou royaume des Man-tse indépendants est séparé des Chinois par une ceinture de tribus que gouvernent des chefs soumis au roi des Man-tse.

«Les Lolos ou Man-tse, m'écrit mon confrère, se disent venus de l'Occident. Les dialectes varient selon les distances. Les Lolos se nomment *Noseu, Noso,* ou *No* (2). La race noble

---

(1) Il s'en faut que tous les Lolos soient soumis à des seigneurs. Ceux qui ne le sont pas sont dirigés par les chefs de villages et paient l'impôt au mandarin chinois.

(2) Mon confrère me permettra bien de dire qu'il me donne ici des noms de tribus pour des noms de races. *No* doit répondre aux *Na* de chez moi, et les *Noseu* ou *Noso* aux *Nase* d'ici. Les *Na* sont les *Hee-y* et les *Nase* les *Eul-y-tse.*

qui a beaucoup de rapports avec la tribu que vous appelez *Naso,* au point de vue du régime féodal, de la fécondité moins grande et des nombreux serfs, se nomme aussi *No.*»

Mon confrère m'envoie «une singulière tradition ou genèse lolotte que l'on récite par manière de proverbe, ce qui indique une réminiscence de la langue ancienne concise et écrite par phrases en nombre de mots impairs, comme on les trouve dans leurs livres.»

La voici, dans son texte, avec la traduction de mon confrère:

Mitde moude apou ouosa die	Terram cælum *apou ouosa* fecit
moho kie dzu kio	cælorum stellæ emissæ fuerunt
dymi je dze kio	terræ herbæ creverunt
oo tso kou dzou, tso kou ba	primum homines albi creverunt, homines albi perierunt
raa tso no dzou	deinde homines nigri creverunt
tso no ba	homines nigri perierunt
rapou tso gni dzou	postea homines rubri creverunt
tso gni loukouta dzoulaso	hominum rubrorum in manus incrementum (1)
tso gni ze so yo	hominum rubrorum filii tres sunt
o dzu amou gia	Sifan (Thibet) natu major fuit
Noseu zalé gie	Lolo (Noseu) secundus filius fuit
Hega zagnu gia	Sinensis natu minor fuit
Noseu zalele oo Geho gou	Lolo, secundus filius, primum trajecit Geho
raa kioni gou	deinde Kioni trajecit
Elmma y gou.	postea Elmma trajecit.

Geho, Kioni, sont-ce des pays, des montagnes ou des fleuves? on ne sait. *Elmma* est, me dit mon cônfrère, ce pays primitif d'où la race est sortie pour se répandre ailleurs; il est situé dans la boucle que fait le Fleuve Bleu au sud du Se-tch'oan.

Ces trois souches (blanche, noire et rouge) dont deux périssent, coïncident singulièrement avec les trois frères du déluge lolo, dont deux périssent également.

Dans la tradition *man-tse* on a le fait; et dans la tradition *gni* on a l'explication du fait.

Ne serait-il pas possible de trouver une tradition écrite plus primitive et plus pure qui nous indiquerait quelle voie il faut suivre pour arriver à la source d'où est sortie cette race et d'où elle a emporté ces bribes de vérité? Je l'espère, mais c'est un bonheur réservé sans doute à nos successeurs.

(1) La multiplication de l'espèce vint des hommes rouges.



CHAPITRE II.

TRADITIONS RELIGIEUSES.

Ces traditions, comme je le dirai plus loin, sont conservées dans des livres dont les sorciers (*pimo*) ont à peu près le monopole. Les unes, je les ai traduites directement; j'ai transcrit les autres sous la dictée même des sorciers, n'ayant pu en découvrir le texte. Ces traditions peuvent se diviser en six époques :

1.—Création : a) du monde, b) de l'homme.
2.—Désobéissance de la trinité humaine à la trinité divine.
3.—Époque de sécheresse universelle.
4.—Époque du déluge universel.
5.—Époque des ténèbres universelles.
6.—Rédemption de l'humanité.

1°. CRÉATION.—CRÉATION DU MONDE.

Kedze mouchloupa né jou minema né jou.

«Kedze (Dieu) a engendré *le* (1) ciel blanc et *la* (1) terre noire.» C'est donc clairement une émanation de la Divinité.

«Kedze» n'est pas un nom; c'est comme si en chinois on disait *Kieou ouei*. *Ke* signifie «neuf» et *dze* est la déterminative de la puissance.

Kedze signifie donc «les neuf puissances». Mais quel est le nom de Dieu lui-même?

Kedze est un et trois comme on va le voir; or, son nom n'est prononcé que lorsqu'il faut le distinguer des deux autres personnes.

Ce nom est *GNI* et le caractère est [illegible]. J'en ignore le sens précis.

Donc Kedze ou Gnikedze vient de créer l'univers par émanation, y compris les bons et les mauvais esprits.

Il s'agit maintenant de créer l'homme. Je n'ai pu trouver le texte de cette tradition, je la donne telle que les sorciers me l'ont racontée.

---

(1) Les mots *pa*, *ma*, semblent indiquer que ciel est masculin et terre féminin. Ils naissent de Dieu comme des enfants de leurs parents.

CRÉATION DE L'HOMME.

Kedze décrète de former l'homme avec de la boue.

Il descend donc, prend de la terre en occident, la transporte en orient et en fait une statue.

La nuit le surprend. Il remet son ouvrage au lendemain.

Le lendemain Kedze trouve son ouvrage détruit. Il le refait de nouveau; mais la nuit vient et il ne peut achever; force est donc de le remettre encore au lendemain.

Le lendemain derechef la statue git à terre.

Il la refait et, pour en avoir le cœur net, Kedze reste à côté de son ouvrage.

A minuit il voit arriver l'Esprit de la terre qui veut détruire la statue:

«Que fais-tu là? dit Kedze.

—Et toi, que fais-tu?

—Je forme un homme.

—Tu peux former un homme; mais la terre est à moi.»

On entre en composition et Kedze promet de rendre la terre au bout de soixante ans.

C'est pourquoi l'homme ne vit ordinairement qu'un cycle (60 ans), après quoi son corps retourne à la terre.

2°. DÉSOBÉISSANCE. 3°. ÉPOQUE DE SÉCHERESSE.

«Gnikedze le premier—Gniguaguè le second;
Teudèfè le troisième—au ciel.
Teudafou le premier—Lotodje le second;
Kouseji le troisième—sur terre.
Ensemble six familles (ou six chefs).
Teudafou dit: «Je ne puis vous servir.»
Gnikedze dit: «J'envoie mon dragon blanc pour te soumettre.»
Teudafou prend le dragon blanc, l'enferme dans un panier d'argent et l'enterre devant sa porte:
à trois pieds de profondeur, le ciel s'obscurcit pendant trois ans;
à six pieds de profondeur, il ne tonne plus pendant six ans;
à neuf pieds de profondeur, il ne pleut pas pendant neuf ans.
Et les arbres meurent tous, et les oiseaux meurent tous, et les bêtes meurent toutes et les hommes meurent tous.
Pendant trois ans on aurait pu parcourir la terre sans rencontrer un seul homme; pendant trois jours on aurait pu parcourir la terre sans rencontrer un seul oiseau.
Kedze dit: «La sécheresse ne peut continuer.»
Teudafou dit: «Il n'est plus nécessaire, il n'est plus nécessaire de me punir.»
—«Rends-moi mon dragon.»

Teudafou va piocher devant sa porte :
il pioche trois pieds ; trois ans le ciel s'éclaire ;
il pioche six pieds ; six ans il tonne ;
il pioche neuf pieds ; neuf ans il pleut.»

Tel est le texte littéral de la désobéissance de la trinité terrestre à la trinité divine.

Ce Teudafou, mot qui peut se traduire par «Teu, le zizanier» n'est pas autre chose que l'Ange mauvais, l'Esprit terrestre, l'Ennemi de l'homme. C'est lui qui est supposé l'auteur de tous les maux ; on le craint, et son nom n'est jamais prononcé qu'à voix basse par le sorcier qui le conjure. Il est à remarquer que le dragon blanc s'appelle comme Dieu, Kedze, Kedze-lou, le dragon Kedze. Il est vrai qu'on peut aussi traduire : le dragon *de* Kedze. C'est l'Esprit bon opposé à l'Esprit mauvais.

4°. DÉLUGE.

Les traditions précédentes sont plus ou moins bien connues du peuple ; on y parle de Dieu et de son action, du diable et de ses méfaits, toutes choses terribles que le profane n'aime pas à connaître.

Mais la tradition du déluge est dans toutes les bouches ; elle fait partie chez les *Gni* des cérémonies du mariage ; elle est comme le second commencement du monde, image du commencement de chaque famille.

Voici d'abord le texte littéral :

Dalaje tse, époque du tumulte des eaux.

«La famille de nos vénérables ancêtres se composait de quatre personnes, frères et sœur (trois frères, une sœur).

Un jour ayant labouré la terre, ils reviennent le lendemain pour labourer et trouvent les sillons remis en leur place, tous comme s'ils n'avaient rien fait ; ils reviennent un troisième jour pour labourer et ils retrouvent encore les sillons remis en leur place, tout comme s'ils n'avaient rien fait ; chaque nuit, à minuit le vieillard *Gnigna,* un bâton d'argent (ou blanc) à la main, remettait les sillons en leur place ; le grand frère veut le battre, le second frère veut l'enchaîner, le trosième frère veut l'interroger :

«Pourquoi as-tu agi ainsi ? — Vous autres, trois frères, il est inutile de labourer ; l'époque du déluge est arrivée ; l'eau va se répandre en désordre du ciel à la terre et de la terre au ciel ; les hommes seront entièrement submergés. — Nous quatre qu'allons-nous faire ?»

Le grand frère s'assit dans un coffre de fer (et il fut submergé). Le second frère s'assit dans un coffre de cuivre (et il fut submergé).

Le plus jeune et sa sœur s'assirent dans un coffre de bois. Le veillard leur dit :

« Prenez avec vous un œuf; tant que le petit poussin ne chantera pas, n'ouvrez pas la porte du coffre ; dès que le petit poussin chantera, ouvrez la porte du coffre. »

Ils se trouvèrent enlacés dans les branches d'un chêne qui croissait à mi-hauteur d'un rocher du mont *Mouto*. Ils ne pouvaient ni descendre ni monter. Du haut du rocher descendait une branche de *keleu* (espèce d'orchidée) : « Je vais te prendre par la tête pour monter sur le rocher; une fois monté, moi qui n'ai jamais vénéré d'ancêtre, je te prendrai pour mon ancêtre et te vénérerai. » Tel est le commencement de cette nouvelle époque.

Ce *keleu* n'est pas encore oublié puisqu'il forme précisément, chez les Lolos, le *culte des ancêtres*. Chez les Chinois, l'ancêtre, que l'on adore ou vénère jusqu'à la troisième génération (*kong-san-taï*) est représenté par une tablette en bois ou en papier placée dans un angle de l'autel de famille ; un père de famille vient-il à mourir, l'ancêtre le plus élevé est brûlé, et le mort prend sa place. Chez les Lolos on ne vénère que deux générations; mais au lieu de se servir de bois ou de papier on se sert de cette orchidée nommée *keleu*, dont on fait un petit bonhomme recouvert de quelques haillons, et on le place, non sur un autel, mais entre le toit de chaume et le mur. Ce culte a cela de tout spécial que, tandis que chez les Chinois on ne vénère que le père, comme le seul représentant de la famille, chez les Lolos on vénère la mère aussi bien que le père et même à un degré au-dessus.

Cette orchidée est formée de nœuds ; pour le père on prend une longueur de sept nœuds et pour la mère une longueur de neuf nœuds (1). De même le deuil de la mère est porté plus longtemps que celui du père.

5° ET 6°. TÉNÈBRES ET RÉDEMPTION.

Je ne suis pas bien sûr si l'époque des *ténèbres* doit suivre celle du *déluge*. Ce qui me porte à le croire, c'est que le culte du Rédempteur dont il va être question est encore le culte le plus solennel et, pour ainsi dire, l'unique culte des Lolos. Si chaque tribu a ses superstitions, le culte de *Midje* est universel ; on le dirait d'hier; c'est pourquoi je le place à la fin de toutes les époques.

Voici le texte traduit vers par vers :

« Pendant sept ans le ciel
ne s'illumine pas ;

(1) Chez les Ashi le père a neuf nœuds et la mère en a huit.

la nuit, les étoiles ne scintillent pas;
le soleil n'éclaire pas;
la lune ne brille pas;
les montagnes ne blanchissent pas;
pierres et rochers ne se distinguent pas;
toute céréale pousse en herbe;
sur les cornes de bœufs on allume des torches;
sur la charrue on allume une torche;
tout le peuple se rassemble
pour s'entendre sur ce qu'il faut faire;
il faut interroger l'esprit,
lui offrir pour encens l'herbe *aka*.
Ié, Sa, Za, en tout trois personnes,
se mettent en route;
ils montent au ciel;
de la main ils touchent le firmament;
ils arrivent devant Kedze,
ils sont dans le ciel de Kedze.
«Qu'y a-t-il en bas?
—Ié, Sa, Za répondent :
«Pendant sept ans le ciel ne s'illumine pas...»
(Etc. etc. comme au commencement.)

Kedze leur répond qu'ils sont punis pour avoir oublié son «envoyé». Midje va descendre, les protégera et leur apprendra la vraie manière de vivre.

La tradition rapporte que Midje est une famille composée d'un homme du nom de *Pou*, et d'une femme du nom de *No*. Ils eurent douze enfants qui devinrent les patriarches, les instituteurs et les sauveurs des hommes. Les Lolos honorent ou adorent plus spécialement deux de ces patriarches, le grand et le petit.

Midje (1) est une pierre informe, petite, et placée sur un lieu haut au milieu d'un bois sacré appelé *Midjedu*. En temps ordinaire, ce bois n'est pas interdit, mais il est défendu d'y couper des branches.

On adore, on invoque *Kedze*, mais on ne sacrifie qu'à *Midje*; c'est lui le protectèur-né de toute vie, de toute agriculture et de tout bien-être.

Les cérémonies du culte n'ont lieu qu'une fois par an. Elles sont fixées au mois du *rat* (11ème lune) et elles commencent le jour du *cheval* ou du *rat*, selon que l'un ou l'autre de ces jours arrive tout d'abord au commencement du susdit mois. Quelques jours avant la fête, on se prépare activement à moudre la farine,

---

(1) Midje est composé de *mi* «terre» et *dje* «sacrifier».

à laver les habits, à couper le bois nécessaire pendant les jours consacrés; car alors tout travail est interdit.

Anciennement le repos durait sept jours; il est tombé à trois, puis à un. Seuls les sacrificateurs sont encore obligés au repos de sept jours. Les sacrificateurs sont au nombre de trois, nommés *Pimo, Pousé, Dlatou*. Chaque année ils sont tirés au sort parmi les familles *pures*. Pour cela on prend douze coquillages appelés *jema-hlou* (1). On les enferme dans deux bols renversés l'un sur l'autre; puis les sacrificateurs de l'année dernière vont dans chaque famille tirer au sort en remuant les coquillages et en les jetant sur la table. Si les coquillages font *tête*, c.-à-d. présentent la bosse en l'air, le père de famille est reconnu l'un des nouveaux sacrificateurs. Si un seul coquillage fait *pile*, c.-à-d. présente son plat en l'air, on passe à une autre famille. Si le sort n'en désigne aucune, les anciens sacrificateurs sont renouvelés dans leur charge.

On appelle famille *pure* celle qui dans l'année n'a eu à déplorer aucune mort, soit d'homme soit d'animal.

Au jour fixé, les trois sacrificateurs, Pimo, Pousé, Dlatou, suivis des hommes purs, se rendent au bois sacré vers l'heure de midi. Pendant que Pimo prie et que Pousé surveille les abords du bois où personne n'a le droit d'entrer, Dlatou égorge l'animal ou les animaux, ordinairement une brebis et une chèvre; il asperge la pierre de sang chaud, et divise la chair en autant de parts qu'il y a de familles pures.

Ensuite, tout les monde se prosterne en disant: «Kedze okomiteu, Jesamo okomiteu;» c'est-à-dire «Kedze, nous vous saluons; Jesamo, nous vous saluons!»

Jesamo est peut-être le nom même de Midje; en tout cas, c'est un de ses noms; il signifie «Vénérable Jesa». Ce qu'il y a de singulier c'est que, dans le dialecte de la tribu voisine, celle des *Ashi*, ce mot se prononce *Isoumo*, «Vénérable Isou»; depuis qu'ils sont chrétiens, ils nous affirment que *Isou* et *Iesou* (Jésus) c'est le même. Pour moi je crois encore que ce n'est qu'une ressemblance fortuite.

Après cet acte d'adoration, tout le monde se retire, emportant sa part d'offrande, et le Pimo répand du riz (ou autres céréales)

---

(1) *Jema-hlou* signifie proprement «coquillage blanc», d'où «monnaie» depuis que les sapèques ont remplacé les coquillages. *Hlou* peut signifier non seulement «blanc», mais aussi, substantivement, «argent». Peu importe ici cependant. Car d'autre part *djetla* «sapèque» et «coquillage» dans mon dialecte de la plaine, c'est *jema* dans la montagne, et *imo* chez les *Ko*, à deux jours d'ici. *Hlou* est donc ici adjectif. J'avais quelque temps, mais à tort, adopté l'interprétation un peu forcée de «cuivre-argent». Je pourrais citer d'autres découvenues et de longues erreurs dans mes analyses quotidiennes et dans l'audition même de mon dialecte. Celle-ci du moins avertirait, à plus forte raison, les voyageurs et lecteurs de voyages.

et de l'eau lustrale en route. Les jours suivants les trois sacrificateurs parcourent le pays en jetant de l'eau lustrale. On m'affirme que dans certaines tribus la chèvre, au lieu d'être tuée, est chassée dans les bois, comme un bouc émissaire.

Tel est le fond et la forme de la religion chez les Lolos.

De ce fond est né un certain nombre de superstitions qui ont toutes pour but de conjurer les esprits, soit pour éviter un mal, soit pour demander un bien.

J'ai traduit le mot *Pimo* par *sorcier*. Il serait plus juste de le traduire par *prêtre*, si je ne craignais de profaner ce nom. Le Pimo préside à la naissance, au mariage, à la mort et dans quelques autres circonstances; c'est, pour ainsi dire, le dépositaire du pouvoir divin et de la science humaine. Il est fort honoré et son emploi est lucratif; du reste, c'est un bon agriculteur qui ne fonctionne que par intermittences.

Le vrai sorcier s'appelle *Dipa*. Il est haï et redouté. Il cache son art et sa puissance; car, s'il est seulement soupçonné, on le chasse comme un être malfaisant. On croit que le Dipa a le pouvoir de l'envoûtement; c'est le sorcier du moyen-âge.

Le Dipa a une ennemie, la *chema* ou sorcière du bon esprit. C'est elle qui est chargée de découvrir l'auteur, esprit ou homme, du malheur qui vous arrive. Chaque *chema* a son génie particulier—*zeza*—dont elle invoque le secours. Pour cela elle possède une espèce de tambour de basque, formé d'une peau de mouton étendue sur un cercle de fer mêlé d'argent et ornementé de grelots. Elle le frappe avec une baguette en appelant l'esprit et en dansant; puis elle lui pose des questions qui tendent à faire découvrir l'auteur du mal.

Ces sorcières sont de bonnes femmes, plutôt douces que sévères. Certains faits me feraient croire qu'elles ont réellement un génie à leur service; mais d'autres aussi me permettent de dire que la supercherie est encore leur grand moyen d'action. J'arrête là l'étude un peu longue de la Religion chez les Lolos. Comme les coutumes de ce peuple primitif sont encore inconnues, j'ai cru que je pouvais m'étendre un peu sans crainte d'égarer l'attention des lecteurs.

CHAPITRE III.

DE LA LANGUE DES LOLOS.

Quoi de plus simple qu'une langue où presque tous les mots sont formés d'une consonne et d'une voyelle? *ba, de, vi, so, li, mo, nè, ro* et même *a, é, i, o, ou!*

Aucune diphtongue, aucune consonne terminale; les mots les plus longs sont *dla, tcho, chlou.*

La syntaxe n'est pas plus compliquée :

1° le sujet; 2° l'adjectif; 3° le complément; 4° le verbe :

Ke mou sepa leu; ille Cæli dominum amat; Il aime Dieu.

Beaucoup de ces mots s'unissent entre eux pour exprimer un sens complexe, ou bien pour éviter l'équivoque, ou pour d'autres raisons que je n'ai encore pu deviner; par ex. :

lotchema, le soleil.	*chlabama,* la lune.	*moukè,* le ciel.
mitè, la terre.	*vilou,* la fleur.	*tsichlou,* le riz.
sagueu, le mari.	*mèchli,* l'épouse.	*aba,* le père.
ama, la mère.	*oko,* la tête.	*tchebé,* le pied (1).

Chacun de ces monosyllabes a un sens spécial. L'idée du verbe n'est presque jamais représentée par un double son : *dza,* manger; *dé,* monter; *dè,* frapper; *zé,* descendre; *bi,* donner; *vè,* prendre. — L'adjectif et le verbe se placent, *toujours,* l'un après son substantif, l'autre après son complément; et pour éviter la confusion, on fait suivre l'adjectif de la désinence *mà.* Ex. : *mi dou,* terram fodere; *mi douma,* terra effossa.—Les déterminatives sont assez rares, et leur principal rôle est surtout de se joindre au radical pour en préciser le sens. Par ex.: *kètcha,* du fil (*tcha,* déterminative des longueurs); *setse,* arbre (*tse,* déterminative des arbres). Quand on compte, la numérale se met entre les deux : kè ti tcha, une *longueur* de fil; se ti tse, une *espèce* d'arbre.

Les adverbes et les participes se confondent avec les adjectifs. V.g. *beu* signifie :

1—rassasié : *tso beu,* un homme rassasié.
2—être rassasié : *dza beu,* je suis rassasié.
3—à satiété : *ne beu,* j'ai vu à satiété.

Les adverbes qui n'ont pas d'adjectifs correspondants s'ex-

(1) Dans les livres lolos les mots sont rarement accouplés.

priment par des mots spéciaux : bé ma *dla sé,* je n'ai pas *encore tout* dit; dza ma *nou,* je n'ai *pas encore* mangé (*pas du tout*); tche *gni dou, on est sur le point* d'arriver.

Les conjonctions sont à l'état d'embryon : mou mi *ne* kou, il a fait le ciel *et* la terre.

Les prépositions n'existent pas; il faut mettre la phrase soit au passif, soit à l'actif, ou laisser à l'esprit le soin de deviner le sens; v.g. :

Je suis venu *par* la route de l'est, *tche dou kama se,* liitér. j'ai marché la route de l'est.

Presque toutes les interrogations se forment par le radical *ka* suivi du mot indiquant le sens. Ex.: *kata,* quand?. (*ta,* le temps); *kana,* combien? (*na,* beaucoup); *katima,* lequel? (*tima,* un); *kadi,* pourquoi? (*di,* pouvoir); *kaze,* comment? (*ze,* moyen).

L'interrogation se fait aussi par la répétition du verbe. Par ex. : *sasa,* sais-tu? *nene,* vois-tu? *didi,* peux-tu? — Si le verbe est double, on ne répète que le dernier mot : *nagaga,* entends-tu? *bemomo,* expliques-tu?

La négation se rend par *ma* (a dans beaucoup de dialectes) qui se met avant le verbe, ou entre les deux mots lorsqu'il est double. Ex. : *ma sa,* je ne sais pas; *ma ga,* je n'aime pas; *na ma ga,* je n'entends pas; *be ma mo,* je n'explique pas. Ce *ma* négatif est au second ton (*mâ*), tandis que le *ma* terminal est au moyen long (*mà*). Ainsi je dis : *chlabamà doule,* la lune se lève, et : *chlabamà mâ doule,* la lune ne se lève pas.

La langue lolo 1° est-elle une? 2° Est-elle répandue? 3° A quelle langue est-elle apparentée?

1°. La langue lolo est la même partout par sa structure et son mécanisme; mais elle se divise en un grand nombre de dialectes par le changement des consonnes *ou* des voyelles — ou des consonnes *et* des voyelles. La même consonne ou voyelle se change presque toujours en une même consonne ou voyelle; v.g. *k* en *tch, g* en *di, k* aspiré en *r, dl* en *d, hl* en *t* aspiré etc. — Dans le ashi *a* se change en *o, ou : e* en *a; é* en *ié; o* en *ou* etc. (1).

Dialecte gni.	Dialecte ashi.	
tsa	*tso*	sel.
fè	*fa*	sec.
vè	*vié*	cochon.
tso	*tsou*	homme.
kama	*tchoma*	route.
ga	*djo*	penser.
dla	*do*	fini.
hlou	*tou*	argent, blanc.

(1) Changements pour le dialecte ashi; pour d'autres dialectes, il y a d'autres changements rarement irréguliers.

2°. Cette langue est-elle répandue?

Dans le tableau suivant on trouvera quatre dialectes mis en regard.

Le 1er est celui de la tribu que j'habite; mais il est bien loin d'être placé à la limite Est.

Le 2e est celui que parle le P. Martin, qui essaie d'évangéliser une tribu *man-tse* située sur la rivière Tong-ho au Se-tch'oan près du 29e degré de latitude.

Le 3e dialecte est pris dans un opuscule de M. Lefèvre-Pontalis; il se parle près de Laichau au Tonkin vers le 22e degré.

Enfin le 4e n'est pas autre chose que la langue birmane elle-même, et je tiens la traduction de ces mots de Mgr. Simon, Vic. Ap. de Mandalaye, de regrettée mémoire.

Si l'on voulait teinter sur les cartes chinoises l'emplacement occupé par la race lolo, on verrait qu'elle couvre les trois quarts du Yun-nan et un bon tiers du Se-tch'oan.

Je ne parle pas des *Tchong-kia-tse* (ou *Cha-jen*) qui occupent les provinces du Koei-tcheou et du Koang-si, des *Pan-i* (ou *Tai* ou *Muong*) aussi nombreux que les Lolos, et des *Miao-tse* qui sont partout.

3°. Si j'en juge par la langue, les Lolos me semblent être les frères des Birmans et les cousins des Pan-i (ou Tai); mais ils n'ont aucune parenté avec les Chinois, ni par la langue, ni par les coutumes, ni surtout par le caractère. Ces trois races doivent être sorties de la même souche. Les Birmans et les Pan-i sont devenus bouddhistes; les Lolos ont sans doute conservé leur religion primitive, car ni le bouddhisme ni le mahométisme n'ont eu prise sur eux.

Ne pourrait-on pas en retrouver la source primitive, dans ces régions encore ignorées situées entre le Mékong et le Bramapoutre, et que vient de traverser avec tant de bonheur et d'audace Mgr le Prince d'Orléans?

Voici donc quelques mots de quatre dialectes pris aux quatre points cardinaux, sur un espace compris à peu près dans un carré de mille kilomètres de côté. Sur un même espace la langue chinoise a subi elle-même des variantes au moins aussi graves.

Il faut de plus remarquer que j'ai conservé l'orthographe de chaque écrivain.

Français.	Est. Gni.	Nord. Man-tse.	Sud. Lolos de Laichau.	Ouest. Birman.
1	*ti*	*tse*	*chi*	*tit*
2	*gni*	*gni*	*yi*	*hnit*
3	*se*	*so*	*sa*	*thom*
4	*shle*	*el*	*li*	*le*
5	*ga*	*ge*	*ngou*	*nga*
6	*kou*	*fou*	*tchou*	*tchao*
7	*che*	*che*	*chi*	*khonit*
8	*é*	*hié*	*hi*	*thit*
9	*ke*	*gou*	*kou*	*ko*
10	*tsé*	*tsié*	*tchié*	*sé*
100	*ti a*	*tsé ha*	*ti ho*	*ta ya*
1000	*ti tou*	*tsé tou*	*ti to*	*ta thaon*
ciel	*mouke*	*mou*	*monu*	*mo kaon*
terre	*mi*	*midi*	*ai*	*miédji*
père	*aba*	*abo*	*apa*	*apé*
mère	*ama*	*ama*	*amou*	*amé*
fils	*za*	*za* (ou *zœ*)	*za*	*tha*
fille	*amè*	*amè*	*amè*	*thami*
cheval	*mou*	*mou*	*mou*	*mun*
bœuf	*ngi*	*gnu*	...	*noua*
cochon	*vé*	*oua*	*vié*	*ouet*
poule	*ié*	*ouo*	*yé*	*kiet*
maison	*è*	*è*	...	*éin*
arbre	*setse*	*se*	*sideu*	*thipeu*
venir	*doulé*	*la* (*doula*, sortir)	...	*la*
monter	*dé*	*lo*	...	*tet*
descendre	*zé*	*zo*	...	*sen*
eau	*jegi*	*yidié*	*ytié*	*yé*
œil	*nese*	...	*niétou*	*miet si*
cœur	*gnima*	*hema*	...	*hni lou*
mains	*lepé*	*lo*	*lié*	*let*
pieds	*tchebé*	*hehe*	*kheu*	*tchié*

CHAPITRE IV.

DE LA LITTÉRATURE ET DE LA POÉSIE CHEZ LES LOLOS.

La littérature lolo a bien aussi, comme la chinoise, ses phrases toutes coulées, ses répétitions fastidieuses; mais son charme est moins dans le rythme ou la cadence des mots, qui est toujours la même, que dans la fraicheur de l'idée et du sentiment.

Cette littérature est toute faite d'images et de comparaisons, images prises uniquement dans la nature, dans ce que l'on voit ou sent ou touche ou mange.

Ces comparaisons viennent subitement; et si l'esprit n'est pas fait au procédé, on perd vite le fil du discours pour courir à travers champs. Les répétitions sont très fréquentes; et lorsque le discours ramène la même idée, l'écrivain se servira des mêmes phrases.

Le sens doit ordinairement finir au cinquième mot; ainsi dans la tradition sur la *Désobéissance : Gni Kedze nè ti—Gni ga guè nè gni—Teude fè nè se—Teudafou nè ti,* etc.

Cette règle n'est pas d'une rigueur absolue en prose. En vers, au contraire, elle est nécessaire, et c'est, avec une nuance de rime ou assonance, ce qui distingue la prose de la poésie qui ne connaît que les vers de cinq ou de trois syllabes. Voici deux couplets d'une complainte dont je donnerai plus loin la tracuction.

La Complainte de la Jeune Mariée.

1

Éma, neu cha la,
Se gni ta tche ra;
Éma, tcho kou ja,
Éma, ga leu leu.

2

Éma, neu cha la,
Se che, ke ma che;
Ke che, chla gni mè :
Éma, neu cha la.

Tous les mots n'ont pas un sens; plusieurs sont là pour l'euphonie ou pour permettre à la phrase de finir au cinquième mot. La simplicité, la rusticité, la bonhomie et une douce mélancolie sont les qualités principales de la poésie lolo.

Je vais en citer deux exemples : d'abord l'épithalame de la mariée que l'on chante aux noces; ensuite une de ces nombreuses complaintes qui sont chaque jour sur les lèvres des femmes.

ÉPITHALAME.

En montant au pays d'Adjo (1),
En montant jusqu'au haut,
Sans le savoir on arrive
Chez la famille du fiancé.
Là est le père du fiancé.
Trois fois il adore l'Esprit;
Trois fois il se prosterne devant l'Esprit.
Il n'y a de miel que là où il y a des fleurs;
Le fils peu à peu grandit;
Le fils est le fiancé.
Un bœuf est grand à un an;
Le fils accomplit quinze ans,
Il est bien temps de le marier.
Au pays d'Adjo
Coûte que coûte il doit rester.
Là est la famille de la fiancée;
Sans fleurs il n'y a pas de miel;
Après dix ans, point de filles.
Trois fois ils sacrifient à l'Esprit,
Trois fois ils adorent l'Esprit;
L'Esprit leur est favorable.
La mère la porte pendant neuf mois;
L'enfant vient au monde
Et voit le visage de sa mère.
Le cœur de la mère trois fois heureux,
Trois fois il est heureux.
La fille accomplit trois jours,
Il faut lui donner un nom.
Le père de la jeune fille
Remplit quatre-vingt-dix-neuf dames-jeannes;
Il invite cent vingt convives.
La mère de la jeune fille
Choisit quatre-vingt-dix-neuf fleurs blanches;
Elle invite cent vingt convives.
Il faut lui donner un nom.

---

(1) Adjoloma, ou plaine basse, c'est Kiou-tsin-fou.

Elle s'appellera Chema (belle dorée).
Son nom lui est donné.
La jeune fille grandit,
La jeune fille a trois mois,
Elle commence à sourire :
Le cœur de la mère trois fois content.
La jeune fille a sept mois;
A sept mois elle sait s'asseoir;
A huit mois elle marche en rampant;
Le cœur du père trois fois content.
La jeune fille a neuf mois,
Elle commence à bégayer:
Le cœur de la mère quatre fois content.
La jeune fille a trois ans,
Elle va et vient comme l'abeille
Et peut faire le tour de la maison;
Elle apprend à décortiquer le chanvre:
Le cœur de la mère cinq fois content.
La jeune fille a cinq ans;
Elle file le chanvre, bruit d'abeille;
Elle commence à aider sa mère:
Le cœur de la mère six fois content.
La jeune fille a sept ans,
A sept ans elle corde le chanvre;
Le cœur de la mère sept fois content.
La jeune fille a neuf ans;
Elle apprend les travaux d'aiguille:
Le cœur de la mère huit fois content.
La jeune fille a douze ans;
Elle peut apporter l'eau,
Aider sa mère à cuire le riz.
Le père et la mère de la jeune fille
Jusqu'à quinze ans la nourrissent.
Ils n'ont que cette unique fille;
Sa réputation est sortie de la maison:
On dit qu'elle est belle comme l'or
Et que son nom est Chema.
Au loin on dit qu'elle est belle;
Le pays d'Adjo le sait,
Le pays de Jeka l'a entendu,
Le pays de Neka l'a entendu,
Le fiancé l'a entendu.
Il presse l'entremetteur,
Il l'invite par trois fois;
Il arrive au pays d'Adjo;
Il arrive à la porte,
Il entre dedans.

La jeune fille l'entend s'asseoir;
Le père et la mère arrivent:
«Vous avez une belle fille;
Là-bas est un jeune homme riche....
Qu'ils deviennent époux!
Je puis vous aider,
Je suis l'entremetteur;
Le fils demeure en Adjo:
Des bœufs, des chevaux plein la montagne;
Des moutons nombreux comme des pierres, etc.»

Enfin on se marie. Ce que je viens de citer suffit pour donner une idée du style poétique. Les chants descriptifs de longue haleine ne se déploient qu'en certaines circonstances, telles que le mariage ou la mort; et de plus, ils ne sont appris que par une certaine classe.

La chanson, au contraire, ou plutôt la complainte est de tous les jours. On chante tout; on improvise sur tout: les peines intimes, les habits déchirés, une entorse, le beau temps, la fatigue, etc.

La jeune fille surtout est habile à exprimer ses sentiments.

Comme la chanson en France, la complainte indigène a sa vogue et quelques-unes même passent à la postérité.

Voici la traduction de la *Complainte de la Mariée,* qui du reste ne manque pas de variantes.

COMPLAINTE DE LA MARIÉE.

1

Mère! ta fille est triste,
Depuis trois jours tu es partie;
Mère, reviens, reviens,
Mère, je pense à toi.

2

Mère, ta fille est triste;
L'arbre meurt, la racine vit.
La racine meurt, la feuille se dessèche:
Mère, ta fille est triste.

3

Le vent agite la feuille,
Mère, ta fille est triste;
La feuille vit encore,
Ta fille n'a plus de vie.

4

Mon père en mariant sa fille
Obtint une jarre de vin
Dont je ne goûterai pas;
Toujours ta fille est triste.

5

Ma mère en mariant sa fille
Obtint un panier de riz
Dont je ne mangerai pas;
Toujours ta fille sera triste.

6

Mon frère en mariant sa sœur
Obtint un bœuf
Dont je n'userai pas;
Toujours ta fille sera triste.

7

Eux se couchent, et moi je veille,
Semblable à un voleur;
Eux se lèvent, je ne me lève pas,
Semblable à un pestiféré.

8

Chaque jour je cueille des légumes,
Trois paquets par jour,
En trois jours neuf paquets :
Leurs paroles sont encore dures.

9

Mère, ta fille est triste;
Triste, je vais au bois.
Qu'y a-t-il au bois?
La cigale chante au bois.

.10

Mère, ta fille est triste;
Triste, je vais aux champs.
Aux champs il y a l'herbe;
L'herbe a l'herbe pour compagne.

11

Mère, ta fillle est triste,
Ta fille est sans amie :
Toujours pensant,
Son cœur est triste.

La simplicité de ces complaintes n'a de rivale que la simplicité de la musique, qui n'est qu'une modulation, un sanglot, un pleur, un soupir. Toujours le même pleur, toujours le même soupir, que j'ai essayé de noter ainsi :



Le Lolo ne chante pas seulement ses peines, il chante encore son pays; non seulement celui qu'il habite, mais encore celui qu'il a perdu. Ce chant appelé *mifèké,* chant de la division des terres, est très long et forme à lui seul une petite géographie. Il se chante surtout en voyage, quand le cœur retourne au pays; et il produit sur les indigènes ce que, dit-on, le ranz des vaches produisait sur les Suisses.

Le sens de ces couplets n'est pas toujours bien clair, du moins actuellement; ils sont dûs sans doute à des circonstances fortuites que l'on a oubliées. Je ne cite que trois couplets sur trois villes, Dèpeu, Loudla, Leudi, que les Chinois ont plus tard appelées : Gni-leang hien, Tchen-kiang fou, Lou-lan-tcheou.

DÈPEU.

Dla bou tou ma neu,
Dla nè tu sa hiè :
Dèpeu hiè leu ma.

GNI-LEANG-HIEN.

L'abeille est dans son alvéole,
Elle en sort avec bruit :
C'est le bruit de Gni-leang-hien.

LOUDLA.

Kepeu tchema tleu,
Noupeu tche tlè ga
Tche tleu ga Loudla.

TCHEN-KIANG-FOU.

Le soleil t'illumine en face,
Tourne-toi, il t'illumine encore,
En tombant sur Tchen-kiang-fou.

Leudi.	Lou-lan-tcheou.
Amè vé ma eu ;	La jeune fille n'appelle pas le porc;
Vé eu, neu kousa :	Elle l'appelle, sa voix est douce:
Leudi gègè peu.	Le mont Gègè de Lou-lan-tcheou.

Telles sont dans l'ensemble la langue, la littérature et la poésie de la race lolo. On dirait que tout est resté à l'état primitif, non pas sauvage comme chez les peuples tombés, mais enfant comme le jour où nos premiers pères se divisaient sur les monts de Pamir ou d'ailleurs.

Comme l'étude de l'écriture lolo est assez complexe, je la renvoie à la fin de ce livre, pour parler immédiatement des mœurs et coutumes.

CHAPITRE V.

MŒURS ET COUTUMES DES LOLOS.

Je circonscris mes investigations dans le domaine d'une tribu, celle au milieu de laquelle je vis, la tribu de Gnipa. Il sera ensuite facile de noter les coutumes communes à tous les Lolos, qui doivent être généralisées, et celles qui sont propres à la tribu dont je parle.

Le mot «Lolo» (1) que j'ai employé jusqu'ici est un terme chinois dont je n'ai pu encore découvrir l'origine; rien chez les indigènes, ni dans leur langue, ni dans leurs mœurs, n'a pu donner matière à cette appellation. Les caractères chinois dont on se sert pour écrire ce mot n'ont aucun sens, et diffèrent d'un lieu à un autre.

Mais je suis obligé de m'en servir parce que les Lolos eux-mêmes n'ont aucun terme pour se désigner d'une façon générale. Il n'existe chez eux que des noms de tribus. Ces noms de tribus ont dû être anciennement des noms de familles donnés dans des circonstances maintenant oubliées.

Quant aux noms chinois *Hee-y, Sami, Kan-y* 甘彝, *Tse-kin, Eul-y-tse, O-gni, Ta-t'eou-lao* (大頭猓?) etc., ils n'ont aucune portée scientifique, puisque tantôt ils s'appliquent à deux tribus différentes, tantôt une même tribu est rangée sous deux noms différents.

Si, dans l'étude des diverses races qui ont peuplé la Chine, on veut arriver à quelque résultat, il faut résolûment fermer tout livre chinois (2) et travailler sur son propre fond. Voici comment Marco Polo dit son mot sur cette race:

«Tholoman est une province vers le Levant. Les gens sont idolâtres et ont langage par eus et sont au grant Kaan. Ils sont moult belles gens, mais ne sont pas bien blanches, mais brunes gens. Ils sont bons gens d'armes. Ils ont citez assez et chasteaus a grant habondance, et grans montaignes et en fors lieus. Et quand ils muerent, ils font ardoir les corps, et prennent les

(1) Le mot «Lolo» est mal reçu; quand on s'adresse à un indigène en chinois, il faut l'appeler «Lao-pen-kia».

(2) Je me suis fait traduire plusieurs ouvrages chinois ayant la prétention de traiter la question lolo; je n'y ai trouvé que des enfantillages.



os et les mucent (mettent) en petites arches; puis les metent en grans montaignes et hautes et les metent en grans cavernes et les pendent en tel manière que beste ne homme n'y puet toucher. La monnaie que il despendent est de pourcellainne en tel manière comme je vous ai dit.»

Pour distinguer les tribus entre elles, il ne faut pas non plus se fier aux costumes (une même tribu peut s'habiller de différentes manières); ni au langage, car un même dialecte peut appartenir à plusieurs tribus. Il n'y a en réalité qu'une manière de reconnaître à quel clan appartiennent ces habitants aux costumes et aux dialectes si variés: c'est de savoir s'ils se marient entre eux.

Sans doute, il y a des exceptions à cette règle, il ne peut en être autrement; mais le principe reste vrai et lui seul suffit pour expliquer bien des choses. En somme, une tribu n'est pas autre chose qu'une nation en petit et une famille en grand.

J'arrive maintenant à la tribu *gni*. Elle est située à l'est du *Yun-nan* et à trois jours de la capitale; ses limites sont: au nord la tribu *ko*, à l'est la tribu *kodabè*, au sud la tribu *ashi*, à l'ouest la tribu *sagni*. Au point de vue chinois, elle se trouve en partie dans le département de *Lou-leang-tcheou* et en partie dans celui de *Lou-lan-tcheou*. Il existe encore une colonie de *Gni* entre *Koang-si-tcheou* et *Koang-lan-fou*, que je n'ai pas visitée.

Le Gni est de grandeur moyenne, un peu plus haut que le Chinois; les épaules sont carrées, la tête ovale, les cheveux noirs ou châtains, le front haut, les yeux sur la même ligne, un peu enfoncés, le nez petit, la poitrine bien développée. Quand le Gni marche, il penche le buste en avant; ses pas sont arqués et un peu lourds.

La femme est élancée, ses traits sont fins et réguliers, «moult belles gens, mais brunes», comme dit le Vénitien; sa démarche est droite et régulière, tout l'ensemble dénote la joie d'être au monde sans s'occuper du monde. Jeune fille, elle court et s'amuse comme une enfant de France; après avoir de bon matin apporté son fagot de bois, elle prend le bâton pour conduire les bêtes aux champs; ou bien elle reste dans le village pour s'occuper du petit bambin. Jeune femme, ells s'occupe tout d'abord des travaux de la maison qui lui sont toujours dévolus, ou bien elle se rend dans ses terres pour certains travaux qu'elle partage avec l'homme: piquer le riz, le sarcler, rentrer la moisson; laissant à l'homme seul les gros travaux, comme piocher et labourer. Vieille femme, elle ne sort presque plus, s'occupe du ménage, des enfants, des bêtes, des épargnes, et parfois de la pipe.

Le Gni voyage beaucoup, mais dans sa tribu; faut-il sortir de là, il se presse, il court, il ne vit plus, il chante ses complaintes, il soupire après sa montagne et ne respire qu'en la revoyant. Il rend très volontiers service pour vous plaire; mais il n'est pas un serviteur. Trouver un domestique est, sans contre-

dit, une de mes plus grandes difficultés; pour la tourner, j'ai été obligé d'inviter toute une famille qui vit chez moi comme chez elle, fait son travail et le mien. Du reste, dans toute circonstance, je suis sûr de trouver des hommes de bonne volonté. Chez les Gni le salaire pour ainsi dire n'existe pas. Quand on a un travail à faire, on avertit les voisins qui arrivent chacun avec un bol et une paire de bâtonnets, et on les régale de n'importe quoi, de riz, sarrasin ou maïs, de piments, d'herbes sauvages et de vin.

On mange par terre les mets étendus sur une natte ou une peau, ou sur l'herbe; on s'accroupit tout autour, et l'on commence. Le Gni se couche tard, très tard, et se lève matin; il chante avec vérité :

> Le matin me trouve à la montagne
> Et le soir m'y trouve encore.

Le jeune homme passe sa soirée à bavarder avec ceux de son âge, à jouer de la mandoline ou de la flûte, à lutter ou à danser; les jeunes filles et les femmes ne dansent jamais.

Les jeunes filles se rassemblent pour travailler selon la saison, décortiquer et moudre le maïs ou le sarrazin, filer le chanvre ou l'amadouette (*ho-tsao-pou*) confectionner leurs habits, etc. Ne font-ils ou ne font-elles que cela?

Je vais contre un préjugé enraciné qui veut que les Lolos soient corrompus; je le sais, mais huit années de mission chez les Chinois et autant chez les indigènes me donnent le droit de formuler un jugement sûr en dépit de toute contradiction. Je ne crois pas qu'en dehors de la religion chrétienne on puisse trouver un peuple dont les mœurs ne soient au moins très légères. Les lois n'y font rien sinon de cacher le mal et donner le change aux hommes superficiels. Extérieurement le Chinois est très sévère et retenu; mirage d'illusion! son cœur est d'autant plus corrompu que la loi lui fait un rempart trompeur.

Le Gni n'a en fait de lois coercitives que celles dictées par la nature, et une nature obscurcie par des siècles d'erreurs. Ses mœurs sont légères, très légères même, du moins dans sa jeunesse; mais en légèreté elles ne dépassent pas ce que j'appellerais l'honnêteté païenne; et pour dire toute ma pensée, il y a en cela autant de passion que d'enfantillage. Ce qui trompe les voyageurs, c'est qu'en fait d'indigènes ils ne voient que ceux qui fréquentent les Chinois. Je permets à n'importe qui, excepté aux Chinois, de jeter à ceux-là la première pierre.

Le Gni est né timide, mais non craintif; il fuit l'étranger comme s'il lui apportait la peste. Si vous êtes bon, il devient sympathique, cordial, expansif même; sa bonne et candide nature s'ouvre à vous comme la tendre feuille s'ouvre au soleil; et plus vous entrez dans son intimité, plus vous découvrez en lui les

douces qualités qui font de l'homme, même païen, une esquisse du Dieu de bonté et d'amour. Le Gni n'est pas orgueilleux; je lui reproche au contraire un manque d'audace et une humilité qui va parfois jusqu'à une apparente couardise. Il n'a pas peur, mais il n'ose pas. Il est devant un Chinois comme un chien devant un tigre; ce n'est pas l'homme, mais sa perfidie qu'il redoute. Les replis tortueux d'un esprit rusé lui sont inconnus; son intelligence est toute droite, une terre vierge où là semence divine germe lentement, mais à plaisir. Le défaut le plus grave du Gni est précisément d'être un grand enfant qui vous suit, mais qui ne vous précédera jamais. Il lui manque cette tête qui fait les nations et les chefs, mais entre *sans-tête* et sans-cœur, je ne délibère pas et je choisis le *sans-tête*.

Une dernière particularité du caractère *gni*, c'est l'esprit de liberté; soyez ce que vous voulez, ange, homme ou diable, on vous laissera tranquille pourvu que vous ne gêniez pas les autres. On sait ce qu'en pays chinois une famille qui veut se convertir a de persécutions à subir. Chez les Gni, non seulement on ne vous dit rien, mais il n'est jamais venu à ma connaissance que quelqu'un se soit permis de calomnier notre religion. Du reste, les conversions isolées sont assez rares; c'est par villages qu'on vient se convertir, après que tous les anciens se sont entendus. Ainsi actuellement dans les deux tribus gni et ashi, que j'ai évangélisées, je compte quinze villages qui reconnaissent Notre Seigneur : ce qui fait à peu près 430 familles, soit 2200 personnes. Les familles éparses n'arrivent pas au cinquième de ce nombre.

Je prends ici une moyenne de cinq personnes par famille; mais la moyenne de six est certainement plus près de la vérité.

CHAPITRE VI.

NAISSANCE. MARIAGE. MORT.

Naissance. — Garçon ou fille, tout est reçu avec joie et soigné avec amour; aucune cérémonie spéciale, que je sache, n'accompagne l'entrée au monde de cette jeune âme. Du sein de la mère l'enfant passe sur le dos de sa petite sœur, qui le promène ainsi à travers le village tout en jouant avec ses compagnes. Si le bambin n'a pas de sœur, on invite une petite voisine moyennant un léger cadeau; et ainsi il roule jusqu'au moment où il peut marcher avec ses propres jambes.

Le costume de la jeune fille varie avec l'âge; mais je n'en donne pas la description, car le costume changeant avec la tribu, parfois même dans la même tribu, une description serait forcément ou trop longue ou trop restreinte. Je dirai seulement qu'il est presque toujours impossible de distinguer une jeune fille d'une femme mariée. Il n'y a que le costume d'apparat où l'on puisse quelquefois remarquer une différence.

Mariage. — Il semblerait que l'antique coutume des Lolos est de ne fiancer leurs enfants que lorsqu'ils sont eux-mêmes en état de choisir. Tel est, du moins actuellement, l'usage le plus général. Toutefois la mauvaise habitude chinoise de fiancer dès le bas âge commence à s'introduire, avec ce correctif pourtant que plus tard les enfants pourront se séparer s'ils ne se plaisent pas.

Si vous voulez connaître le fiancé ou la fiancée de tel ou telle enfant, vous n'avez qu'à le lui demander; votre question ne l'étonnera pas, et il vous répondra en toute ingénuité.

Les fiançailles doivent avoir lieu deux fois. Le père du fiancé, accompagné de deux ou trois amis, se rend chez le père de la jeune fille pour y prendre un honnête repas à ses frais. C'est dans cette circonstance que l'on chante le récit du Déluge *(dalaje)*.

Quelques mois après, on répète cette cérémonie et l'on fixe le jour du mariage. On calcule si la récolte sera bonne et à quel moment le porc pourra être tué. Il faut aussi tenir compte des traditions; ainsi, dans la tribu gni, les noces ont lieu à la fin ou au commencement de l'année, selon que l'on habite l'ouest ou l'est. Deux jours avant la noce, le fiancé porte lui-même la *corbeille* de mariage. Les cadeaux consistent en

12 livres d'eau-de-vie, 12 livres de viande,
12 morceaux de teou-fou, 2 morceaux de sel,
2 mesure (chen) de riz, 2 paniers (pou-lo),
2 poussins, 3,600 sapèques,
1 habit complet, 1 tablier d'ornement,
4 pièces de toiles (deux rouges et deux noires).

Telle est du moins la règle ; mais il va sans dire qu'il est rare que les cadeaux ne soient pas plus nombreux. La noce dure trois jours, ou plutôt une soirée, un jour plein et une matinée ; et chaque jour a ses cérémonies spéciales.

1er jour. — Le 1er jour, le fiancé, accompagné d'un nombre indéterminé de garçons d'honneur, arrive à la maison de sa fiancée, pour y prendre un repas. Le garçon et la fille d'honneur sont toujours le dernier marié et la dernière mariée du village.

Au coucher du soleil, pendant que la fiancée est habillée par son oncle, il se passe à l'extérieur une cérémonie singulière. Au milieu de la cour, sur une table, on a disposé du riz, des légumes et des éclats de sapin. Une échelle est appliquée à côté de la porte et le sorcier y monte muni d'une poule. Il commence à chanter la complainte de la mariée et finit en disant :

Sa ta, ge ma ta;	Le gendre veut, l'oncle ne veut pas;
ge ta, he ma ta;	l'oncle veut, elle ne veut pas;
he ta, fi ma ta!	elle veut, ne les séparez pas!

A chaque phrase le *pimo* tire la queue de la poule qui crie, naturellement ; et puis il la lance en l'air en disant : *ge lé, ge lé, ge lé, ge lé,* «sortez, sortez, sortez, sortez !» A cet instant, la tante casse, sur le pas de la porte, un bol plein d'eau. Le fiancé sort, suivi de ses garçons d'honneur ; il doit porter un panier vide dans lequel chacun peut jeter une pierre ; il fait trois fois le tour de la table et s'en va.

Bientôt la jeune fiancée, *portée* sur le dos de son frère aîné, sort ainsi équipée : deux filles d'honneur marchent à côté d'elle, étendant un voile sur sa tête. Tout le monde fait trois fois le tour de la table ; le frère dépose son précieux fardeau et l'on se dirige vers la famille du fiancé. Là, sa belle-mère lui offre d'abord une petite branche verte dans un vase rempli d'eau, signe de sa fécondité ; ensuite un peigne, en lui disant : «Peigne-toi chaque jour avant de faire cuire le riz, afin que tes cheveux ne tombent pas dans la soupe.» Puis elle se rend chez tous les parents de son fiancé pour les saluer. Enfin on se sépare, le fiancé et ses suivants dans une maison préparée *ad hoc ;* la fiancée et ses suivantes dans une autre, où tous couchent sur la paille étendue par terre.

Ce soir-là tous les invités ont été hébergés aux frais de la famille de la fiancée.

2e jour. — Je ne décrirai pas le repas. Il est étendu par terre sur une couche d'herbe. Tout le monde mange ensemble. bien que les hommes et les femmes se séparent en général pour la commodité de la conversation. Le fiancé d'abord, la fiancée ensuite, font le tour des tables en versant un petit verre à chacun. On se promène pendant toute la journée. La fiancée doit faire un semblant de cuisine et aller chercher l'eau; le fiancé de son côté va dans les champs faire semblant de piocher la terre.

3e jour. — C'est le dernier jour: on a de nouveau préparé une table, mais cette fois devant la porte du fiancé; on y voit les mêmes objets déjà décrits. Tous les parents sont réunis; les deux époux sont à genoux, l'époux le front levé, l'épouse le front par terre et couverte d'un voile. Deux joueurs de flûte font entendre des accords très doux, et chaque parent, en commencant par le plus vieux, place quelques sapèques devant chacun des deux conjoints, en donnant un peu plus à la fille qu'au garçon. Ce sera leur première fortune. Ils se lèvent après avoir adoré le Dieu suprême (*Kedze*); la jeune épouse prend les petits morceaux de bois préparés et va commencer son office en allumant le feu. Tout le monde se sépare peu à peu. et la reine d'un jour quitte ses beaux atours pour revêtir les habits de travail.

Il est d'usage de dire que chez les Lolos la jeune épouse s'en retourne chez ses parents et ne revient que lorsqu'elle porte un signe de sa fécondité. Pour ne parler que des *Gnipa*, cette coutume n'existe pas chez eux. Sans doute la jeune épouse s'en retourne: mais c'est uniquement parce que son cœur n'est pas habitué à l'absence; elle revient, puis elle s'en retourne, puis elle revient pour ne plus s'en retourner.

Je l'avoue cependant, il y a des tribus, comme celles des *Kopou* et des *Nasepou*, où la jeune mariée se fait parfois attendre un an, deux ans et même plus. C'est un abus, mais il ne va pas plus loin; et il faut que les préjugés contre ce peuple soient bien enracinés pour oser en conclure à une monstruosité.

Funérailles. — Du mariage à la mort, il n'y a parfois pas loin: j'y passe sans transition. Il n'y a pas cinquante ans que chez les Lolos on brûlait les morts, on enfermait leurs cendres pêle-mêle avec de la cendre de bois dans un vase, et ce vase était enterré; tout autour de lui on disposait une rangée de pierres et tout était dit. Cette cérémonie, grâce à Dieu, est abolie actuellement; les funérailles des Lolos diffèrent peu des funérailles chinoises. La distinction la plus importante est celle de la danse.

Chez les *Gnipa* la danse est une cérémonie religieuse et non un amusement. Les danses sont nombreuses: la danse du lion, du tigre, de la lance, du couteau, du bâton, etc., les danses en rond où chacun joue de son instrument, et enfin la danse des

sapèques (1). Je n'en décrirai aucune, ce serait fastidieux; j'ajouterai seulement que les femmes *ne dansent jamais,* du moins chez les *Gnipa* et dans les tribus environnantes. Du reste, toutes ces danses sont très honnêtes et je ne fais aucune difficulté d'y assister.

Pendant que l'on danse d'un côté, les *pimo* ou sorciers prient de l'autre: assis devant une table bien garnie, les yeux sur leur livre, chacun récite à tour de rôle un verset de la prière des morts commençant par une magnifique description du ciel qui s'ouvre et des juges qui se lèvent.

Après l'enterrement, le chef *pimo,* s'étant à l'avance muni d'une tige d'orchidée (*keleu*), en coupe une longueur de sept nœuds, si le défunt est un homme, de neuf nœuds si c'est une femme (le tout a une longueur de neuf à dix centimètres); et à l'aide de quelques minces filoches de toile on forme une espèce de petit bonhomme; ce sera l'image de celui qui vient de mourir. Elle sera pour le Lolo ce qu'est le *lin-pai* ou tablette des ancêtres pour le Chinois.

Cette image sera placée entre le mur et le toit, où les deux se rencontrent; parfois cependant elle sera suspendue au mur ou placée dans une boite. Mais, comme l'un doit faire place à l'autre, le plus vieux sera remis dans une anfractuosité de rocher, où ses descendants viendront le visiter une fois par an.

Il est singulier que ce culte des ancêtres se rencontre chez des peuples si différents; on ne peut pas plus dire qu'il est passé des Chinois aux Lolos que des Lolos aux Chinois; mais ces deux peuples, comme plusieurs autres sans doute, le tirèrent d'une source commune. Ce culte n'est pas plus le signe d'un amour filial bien sincère que d'une combinaison politique très profonde, puisqu'on le retrouve chez des nations sans cœur et des peuples sans tête. Mais peut-être tous ces placards chinois, comme ces bonshommes lolos, ne sont-ils qu'un souvenir de leurs premiers ancêtres ou patriarches dont ils auront dû se séparer.

Avant de terminer ce chapitre, je veux dire quelques mots d'une coutume digne d'être notée et décrite. Je veux parler de *luttes* comme aux *pardons* de chez nous. Ces luttes n'existent, à ma connaissance, que dans deux tribus, celles des *Gni* et des *Ashi,* toutes deux actuellement ouvertes à l'Évangile.

Dès que dans un pays la récolte a manqué, la mortalité est plus grande, les chefs du village se rassemblent et font vœu de se battre un, deux, ou trois jours de suite; le temps est fixé et l'on envoie des hérauts revêtus d'une écharpe l'annoncer, soit dans les villages, soit dans les marchés, en toute langue parlée

(1) La danse des sapèques a un nom chinois: *Pa ouang pien,* «le bâton du roi Pa.» J'ignore quelle tradition se cache sous ce nom, et si cette appellation est antique ou moderne.

et comprise dans le pays. Au jour fixé, on aplanit le terrain de la lutte, terrain uniquement consacré à cet usage et que l'on ne peut changer; sur une hauteur dominante on forme un pavillon où se tiendront les juges qui ne sont autres que les anciens du village. Derrière le pavillon flottent au vent deux écharpes, une rouge et une verte, fixées au haut d'un mât.

A la lutte vient qui veut, autant qu'il veut et comme il veut; pendant tout le temps on sera hébergé pour rien, et par la première famille où il vous plaira d'entrer. La lutte s'ouvre par des prières, que le *pimo* récite en faisant le tour du cirque; des enfants, munis d'un bambou, sont placés en garde pour écarter les importuns. Un héraut s'avance portant en sa main une poignée de palmes attachées deux à deux par un bout, lequel est caché dans les deux mains enveloppées d'une étoffe rouge. Tous ceux qui veulent lutter s'avancent et d'une main prennent une palme par le bout resté libre. Quand tous les bouts sont pris, le héraut ouvre ses deux mains et les adversaires sont indiqués par les palmes nouées à un bout et que retiennent à l'autre extrémité deux des lutteurs.

Pour lutter il faut se dépouiller de tout, excepté de son pantalon. Les deux lutteurs commencent par s'embrasser; puis ils frottent leurs mains sur le sable et se mettent en garde. On est vaincu quand les deux épaules ont touché terre. Quand tous les lutteurs ont donné, la moitié est éliminée, et le héraut recommence la première cérémonie. Une moitié est encore éliminée, et bientôt il ne reste plus que deux hommes en présence; c'est le moment le plus solennel. Enfin le vainqueur est proclamé; ensemble on va remercier Dieu (*Kedze*); l'écharpe rouge est passée en sautoir au premier vainqueur et l'écharpe verte au second. La lutte est fermée par une dernière prière.

J'omets forcément bien des détails; je crains même d'avoir été trop long, et cependant, après cette étude des Lolos, je voudrais encore dire quelques mots de deux autres races, les Tchong-kia-tse et les Miao-tse. Un chapitre me suffira pour dire le peu que je sais de ces deux peuples. J'ai eu l'occasion de voir assez souvent des Miao-tse et, si j'en avais le temps, il me serait facile de compléter mes renseignements.

Quant aux Tchong-kia-tse, tout ce que je sais, je le dois à l'obligeance de mon aimable confrère M. Roux, Miss. Ap. du Koei-tcheou, dont la plupart des chrétiens appartiennent à cette race. C'est de ses lettres que je vais tirer une grande partie du chapitre suivant.

CHAPITRE VII.

LES TCHONG-KIA-TSE 狆家子 ET LES MIAO-TSE 苗子.

Tchen-lin, 17 Décembre 1889.

MON CHER CONFRÈRE,

La venue de Sa Grandeur a retardé jusqu'à ce jour ma réponse à votre lettre du 31 Août. Mais aujourd'hui je suis libre et j'entre tout de suite en matière.

1ère D. — Quelle est, me dites-vous, l'idée générale que les Chinois se font des indigènes au Koei-tcheou?

Rép. — Au Koei-tcheou les *Lolos* sont des *Lolos*, les *Tchong-kia-tse* des *I-kia* et les *Miao-tse* des *Miao-kia*. Il n'y a qu'un cas où on les confonde tous ensemble, c'est lorqu'on les compare ou oppose aux Chinois: les Chinois et les indigènes *I-han* (*I* indigène, *han* Chinois). Et il est à remarquer que les Chinois mettent toujours les indigènes avant eux.

2e D. — Quels sont les vieux habitants du Koei-tcheou?

R. — 1. Les *Yao-jen;* 2. les *Ke-lao* 犵狫; 3. les 70 tribus de *Miao-tse;* 4. les *Tchong-kia-tse*.

Ces derniers se disent venus du Kiang-si (il y aurait de cela 800 ans et plus) pour anéantir les *Ke-lao*. Si cela est vrai, ils auraient assez bien réussi, car il ne reste presque plus guère d'autres *Ke-lao* que ceux qui reposent dans les immenses tombes qu'on retrouve partout. A la suite de ces boucheries, ces *I-kia* se seraient mariés avec les filles et les veuves de leurs victimes; de là le vilain nom de *Tchong-kia-tse*, fils de toute race, que les Chinois leur donnent en secret. La vraie prononciation est 重甲 *Tchong-kià-tse*, «lourdes cuirasses» faites de peaux de buffle taillées en forme d'écailles de poisson.

3e D. — Combien de castes y a-t-il chez eux?

R. — J'en connais trois seulement: les *I*, les *Na*, les *Long*.

Dans leur langue ils se nomment *Peou-i, Peou-na, Peou-long* (*peou* est la numérale des personnes). Les Lolos sont appelés par eux : *peou mienn.*

4e D. — Quel est leur culte?

Ils n'adorent rien du tout; mais ils sont, en cas de maladie. fort superstitieux et ont recours au diable, à qui ils offrent des sacrifices. Autrefois ils adoraient une belle croix; mais ce culte n'existe plus guère que dans la mémoire des vieux. A *Ho-tang,* à une journée au-delà de Lang-tai-t'ing, sur la route du *Yun-nan,* j'ai encore vu une de ces croix, vieille d'un siècle peut-être, haute de deux pieds ou même un mètre : elle était dans une petite pagode. Sur ma demande, un vieillard m'a répondu que c'était leur *Paota* (vénérable aïeul). Autrefois on portait cette croix en procession sur la montagne, en ornant les deux bras d'un grand nombre d'œufs, recouverts eux-mêmes de petites croix.

5e D. — Quelle est leur langue?

R. — Les *Tchong-kia-tse* ont une langue monosyllabique. Les consonnes sont surtout dentales ou gutturales, très peu sont nasales. Sauf la lettre *r,* toutes les lettres de notre alphabet peuvent trouver un emploi. La phrase se construit à peu près comme en français; v. g. on dit le maître du ciel et non comme en chinois (et en lolo), du ciel le maître. Les verbes sont sans conjugaison. Le complément suit le substantif.

Chaque catégorie de mots a son numéral déterminé :

te, numéral de l'homme—*te ven,* homme.
tza, ,, ,, la femme—*tza za,* femme.
va, ,, ,, des instruments—*va tao,* couteau; *va ling,* serpe.
tou, ,, ,, des animaux—*tou ky,* bœuf; *tou veg,* buffle.
ko, ,, ,, des arbres—*ko vay,* un arbre.
lec, ,, ,, des fruits—*lec ma,* un fruit.

Ciel	*de ben*	père	*po*	Dieu	*shleou ben*
terre	*na zang*	mère	*mié*	corps	*de dang*
eau	*zain*	feu	*vey*	âme	*min fan*
boire	*ken*	manger	*ken*	déjeûner	*ken gai*
dîner	*ken yn*	souper	*ken tsao*	m. une poule	*ken no kay*
mang. le riz	*ken a o*	m. viande	*ken no*	dormir	*tac mên*
le soleil	*tang van*	la lune	*tou kao*	les cheveux	*toc pee*
le vin	*lao*				

Voici la numération: 1 *leao,* 2 *slong,* 3 *slam,* 4 *sley,* 5 *ha,* 6 *soc,* 7 *tsàt,* 8 *piat,* 9 *keou,* 10 *kiep,* 11 *kiep it,* 12 *kiep ngnee.*

6e D. Quelles sont les divergences entre les trois tribus?

R. — Les divergences sont surtout accusées par le costume; les dialectes ne sont point tellement différents que l'on ne puisse absolument se faire comprendre entre les trois tribus. — Changez les *sh* des *Peou-i,* et remplacez-les par *s,* et vous avez la prononciation des *Peou-na;* retranchez l'*e* final toutes les fois qu'il est précédé de la lettre *i* (*ie*) et vous parlerez comme les *Peou-na,* et les *Peou-long.* Il ne reste plus que deux mots sur dix qui diffèrent entre eux.

7e D.—Les Tchong-kia-tse diffèrent-ils nettement des Miao-tse?

R.—Oui, par les mœurs, les coutumes et la langue.

8e D—Diffèrent-ils des Lolos?

R.—Oui, pareillement, autant du moins que je puis en juger.

9e D.—Les Tchong-kia-tse chantent-ils?

R.—Oui, en leur langue; même ils aiment à chanter; ce sont des chants d'amour, langoureux, plaintifs. La danse n'existe pas chez eux, mais la musique y est en honneur.

Les réunions des deux sexes sur la montagne, où il y a combat d'éloquence et de de poésie, existent encore, mais tendent à disparaître.

10e D.—Quelle est la physionomie du *Tsong-kia-tse?*

R.—Le Tchong-kia-tse a l'angle facial petit, le nez large et aplati, les lèvres tout près du nez : moins intelligent que le Chinois, il a plus de cœur; bon soldat, mauvais travailleur : les femmes font les trois quarts de l'ouvrage.

Tels sont les renseignements du plus grand intérêt que mon confrère a bien voulu me donner sur le peuple qu'il évangélise.

Miao-tse — J'aurais pu approfondir davantage mes informations sur la race miao-tse, mais mon temps a toujours été pris par des travaux plus importants. J'espère trouver quelque jour des circonstances plus favorables pour parfaire cette étude.

Dans leur langue, les Miao-tse s'appellent *Hmong;* ils se divisent en nombreuses tribus : Miao-tse secs, *Hmong sha;* Miao-

tse noirs, *Hmong tlo;* Miao-tse fleuris, *Hmong dou;* Miao-tse blancs, *Hmong bia,* etc.

Ils se disent originaires de l'*est,* de l'autre côté du fleuve (probablement le fleuve de Koang-tong).

Quand je leur ai demandé s'ils adoraient leurs ancêtres, ils m'ont répondu : «Oui ; mais ils sont là-bas, et nous ne les menons pas avec nous.»

Voici quelques mots de leur langue :

Ciel	*moudo*	terre	*tie*	père	*tse*
mère	*mai*	époux	*voù*	épouse	*mang*
fils	*to*	fille	*to n sai*	maison	*pie*
soleil	*hno*	lune	*ka hli*	feu	*teu*
jupe	*kotai*	veston	*ko tchao*	homme	*ka iôu*
femme	*kupa*	belle-sœur	*nai niang*	grand	*hlao*
petit	*iou*	frère aîné	*ti lou*	maïs	*ken djé*
blé	*tò mào*	avoine	*ma hmong*	cheval	*nèn*
bœuf	*mô tlang*	poule	*kai*	coton	*ka hnai*
chanvre	*mang*	toile	*m dou*	cotonnade	*m' dou rè*
toile de chanvre	*m dou mang*	riz en cosse	*m blé*	riz blanc	*tsò*
riz cuit	*h' nao*	fleuve	*nai*	s'asseoir	*zo*
bouillir	*bou*	avoir faim	*kiou tchai*	rassasié	*nao tchou*
l'eau bout	*tle bou*	or	*ko*	argent	*nie*

Numération : 1 *y*, 2 *ao*, 3 *pee*, 4 *plou*, 5 *tchè*, 6 *tou*, 7 *siang*, 8 *y*, 9 *kia*, 10 *kou*, 100 *y pa*, 1,000 *y tsai*.

Mon confrère M. Roux m'écrit du Koei-tcheou : «Les Miao-tse non-seulement ne sont pas indépendants, mais ils sont les gens les plus dépendants, les plus serviles, les plus serviables du monde. C'est précisément leur bonhomie et leur simplicité qui les a rendus plus faciles à tromper.»

Au Yun-nan cette race est très nomade et les agglomérations peu nombreuses, mais il y en a partout.

Ils aiment la danse et la musique ; leur principal, pour ne pas dire leur unique instrument est ce que nous nommons la flûte de Pan (en chinois *lou-sen*).

CHAPITRE VIII.

NOTES COMPLÉMENTAIRES.

Cycle.—Les Lolos se servent, comme les Chinois, du cycle duodénaire ou zodiaque connu : tigre, lapin, dragon, serpent, cheval, brebis, singe, poule, chien, cochon, rat, bœuf; avec cette seule différence qu'ils commencent par le tigre le cycle ouvert chez les Chinois par le rat. Je n'ai pas trouvé la raison de cette différence.

Quand on demande à un Lolo son âge, il vous répond par exemple: «Je suis de l'année du chien, mois de la poule, et jour du cheval.»

Et comme le cycle se renouvelle tous les douze ans, il peut être né en 1898, ou en 1874, ou en 1886, le 8e mois, quantième incertain.

Noms patronymiques et noms personnels.—Les Lolos n'ont pas de noms patronymiques, ils n'ont qu'un nom personnel. Ce nom est le plus souvent le nom du signe sous lequel ils sont nés, signe tantôt de l'année, tantôt du mois, tantôt du jour; et ces noms sont donnés indifféremment aux garçons comme aux filles. Ce sera v. g. *A nou* (le singe), *A iè* (la poule), *A iè* (le rat), *A jo* (la brebis).

Outre ces noms qui sont forcément peu divers, il en est beaucoup d'autres qui indiquent une circonstance, v.g. *Kou ze,* parce qu'il est né le 1er jour de l'an; *Kou-chou* parce qu'il (ou elle) est né la veille etc.; mais il faut bien avouer que la plupart de ces noms sont donnés parce qu'ils sont de tradition, sans qu'on puisse en deviner le sens. On conserve ce nom jusqu'à ce que, après le mariage, on ait le bonheur d'avoir un enfant. L'enfant sera appelé v.g. *Nou hle.* Le père et la mère perdront leur nom pour être désormais appelés *Nou-hle ba, Nou hle ma,* c.-à-d. père de *Nou hle,* mère de *Nou hle:* et la famille s'appellera: *Nou hle vi.* Il est indifférent que ce premier-né soit un garçon ou un fille; la valeur est la même.

Quand un homme sort du commun, il est qualifié d'un nom spécial dont on n'a jamais pu m'expliquer le sens.

J'ai dit que les Lolos n'ont pas de nom patronymique; ils ont dû cependant en prendre un, au moins officiel, quand on les a obligés à se faire inscrire sur les registres de l'impôt chinois. Ce sont, bien entendu, des noms chinois. Des villages entiers

ont pris le même nom; aussi est-il de nulle valeur et connu en général des seuls chefs de famille. Ils ont essayé de traduire ces noms en leur langue; mais ils n'ont fait attention qu'au son, et encore au son tel qu'ils pouvaient le prononcer. Ainsi «Ouang» (le roi) a été traduit *Anéma* le corbeau, parce que le Lolos prononcent *oua* et qu'une des significations chinoises de ce son est *corbeau* etc.

Avenir de ce peuple.—Avant de terminer cette première partie de mon étude, je veux dire un mot sur l'avenir de ce peuple, autant que l'expérience me permet de le présager.

Pour tous ceux qui ne regardent qu'au moyen d'une lunette chinoise, il est évident que ce peuple est appelé à disparaître, ou plutôt à se fondre. Cela ne fait pas l'ombre d'un doute, et il faut être bien osé pour penser autrement.

J'ai connu un vieux et excellent missionnaire qui me disait, il y a quinze ans : «A quoi bon évangeliser cette race? Dans vingt ou trente ans tous nos efforts n'aboutiront qu'à mourir avec elle!»

J'avoue que les Chinois ont refoulé une partie des Lolos de la plaine dans les montagnes. J'avoue qu'un certain nombre de familles lolos se sont enchinoisées pour conserver leur fortune. J'avoue aussi que quelques tribus, pour des raisons diverses, cherchent à imiter le genre chinois. Si les Lolos avaient affaire à une nation sympathique, douce et juste, je crois qu'ils s'allieraient très volontiers avec elle.

Il est à remarquer que les Chinois ont encore moins l'esprit d'assimilation que les Anglais. Ils chassent, ils tuent, ils massacrent, ils ne s'allient pas. Si le Chinois méprise le Lolo, le Lolo hait le Chinois. C'est là un fait indéniable. Dans les régions indigènes que j'ai évangélisées, il est inouï qu'un Lolo vende un terrain à un Chinois. Au contraire, depuis huit ans, j'ai vu de mes propres yeux se fonder *au moins* cinq villages lolos dans la plaine de Lou-lan.

Le Chinois est un commerçant hors ligne; c'est l'unique colporteur de ces régions; mais comme agriculteur, il ne vient pas à la cheville du Lolo, et j'ose dire que, s'il n'y a pas de bouleversement, avant trente ans les Chinois auront été chassés des huit dixièmes de leurs terrains.

Le christianisme en s'implantant dans cette race lui donnera une nouvelle vie, supérieure à toute autre vie sociale; il lui fera comprendre sa vraie dignité d'enfant de Dieu, plus haute que toute dignité humaine. Il lui fera comprendre où est le beau, le bon et le vrai, et le Lolo ne pensera plus à chercher ailleurs ce qu'il trouvera désormais en lui-même.

CHAPITRE IX.

L'ÉCRITURE DES LOLOS. IDÉOLOGIQUE, PUIS PHONÉTIQUE.

Les caractères lolos se rattachent, *dans leur origine,* au système idéographique. Dans leur développement, c'est le syllabisme, le phonétisme syllabique, qui domine.

Les signes idéographiques représentent où peignent à la *vue* les idées de l'intelligence. Représenter les objets physiques était chose facile, c'est le premier âge dans l'enfance de la peinture; c'est, pour ainsi dire, l'art de peindre des bonshommes. Mais cet art ne suffisait pas, il fallait avancer jusqu'à la science bien plus difficile de représenter les idées abstraites.

Tandis que l'écriture phonétique ne fait qu'un avec la langue dont elle est l'écho, qu'elle change, parait, disparait, reparait avec les sons de la voix, l'écriture idéologique au contraire est une langue à part, la langue des yeux, et elle peut se modifier, s'agrandir, se perfectionner, se détériorer, sans entraîner avec elle la langue parlée, langue de l'oreille, dans ses transformations.

La richesse de l'une ne diminue pas la pauvreté de l'autre.

Rien n'est plus misérable qu'une langue monosyllabique; c'est un instrument de musique sur lequel l'intelligence est obligée de jouer plusieurs airs avec une même corde et parfois une même note.

Par exemple, je prononce la syllabe *ba* (pour me servir de la langue que j'étudie); quelle est l'idée visée par mon intelligence? est-ce père? briller? jouer? pannier? mince? etc. je n'en sais rien, et ce n'est qu'à la lumière du contexte que je saisirai l'accord entre ce mot et l'idée qui s'y cache.

Ces mots ne se fléchissent pas, on ne peut ni les allonger, ni les raccourcir, ni les accorder; il ne restait plus qu'un moyen pour les diversifier, sinon les multiplier, c'était de les hausser ou de les abaisser par le ton ou l'accent. Le même mot *ba* pourra se prononcer sur le ton *haut, bas, bref*, ou *long* et j'aurai, autant que faire se peut, quatre mots au lieu d'un.

Ce que la nécessité a suggéré de faire pour la langue parlée, la même nécessité l'a exigé pour la *langue vue,* c'est-à-dire pour l'écriture idéologique.

Les caractères primitifs étaient restreints, puisqu'ils ne pouvaient représenter que la forme des objets sensibles et non les idées.

Pour sortir de ce cercle on pouvait, tout d'abord, au caractère primitif, en adjoindre un secondaire qui nuançait ou même transformait le premier sens.

On avait alors un nouveau caractère, double à la vue, mais unique par le son; c'était une idée composée mais rendue par un seul mot; les yeux venaient au secours de la pauvreté de la langue, pour permettre à l'intelligence de préciser son objet; et le caractère secondaire jouait dans l'écriture le même rôle que l'accent ou le ton jouait dans la parole; il permettait de multiplier le signe comme l'accent multipliait le mot.

Quelle a été la voie suivie, chez les Lolos, pour exprimer les idées par l'écriture?

La langue parlée est composée de 180 sons (au moins dans le dialecte gni) qui multipliés par les tons forment environ 700 mots.

Les caractères, autant que je puis le conjecturer, ne dépassent pas le nombre de 3000.

Comment, avec une pareille pauvreté de mots et de caractères ce peuple parvient-il à exprimer toutes ses idées?

Dans la langue parlée, comme je l'ai dit, un des principaux moyens employés est l'accouplement de plusieurs mots et par conséquent de plusieurs idées dont l'ensemble fournit une nouvelle expression et une nouvelle pensée, ainsi les trois mots suivants: *o* «tête», *mè* «queue», *mou* «faire», réunis ensemble : *omèmou*. ne signifieront plus ni *tête,* ni *queue,* ni *faire,* mais ce mot triple n'aura plus que le sens de *servir* et l'on dira *aba ama omèmou,* servir son père et sa mère, c.-à-d. ses parents.

Le mot *gni* «bouche» et *pou* «ouvrir», réunis: *gnipou,* n'auront plus que le sens de «lèvres».

Ces mots composés sont si nombreux qu'à première vue cette langue si strictement unisyllabique semble se rapprocher des langues à flexion ou du moins des langues agglutinantes.

Leur écriture n'a pas suivi la marche que j'ai indiquée plus haut pour la formation des signes.

Probablement il leur a manqué un homme de génie ou assez sagace pour indiquer cette voie.

Peut-être aussi que, la science des caractères étant chez eux fort secondaire, ils n'en ont pas senti la nécessité.

Au lieu de conserver jalousement à chaque signe l'*idée* qu'il représentait tout d'abord, ils ont suivi une voie tout opposée.

Ils ont abandonné l'*idée,* ils ont exclu du signe idéographique ce qui faisait sa vie, et ils ne l'ont conservé que comme expression phonétique.

Le caractère *dou*, signifiait primitivement *piocher*, actuellement il signifie encore piocher, mais il désigne aussi tout ce qui s'appelle *dou* comme *sortir*, *source*, *ramper* etc.

Il en est de même de tous les autres caractères quel que soit leur nombre.

Cependant, par un reste de tradition, certains mots, c'est-à-dire certaines idées, ne s'écrivent encore qu'avec certains caractères, et de plus, chaque tribu a conservé, à part soi, l'usage de certains signes, oubliés ailleurs, pour exprimer des choses spéciales.

Voici quelques caractères que je choisis dans les livres de la tribu des Gni et qui peuvent encore prétendre au titre d'idéographiques.

o, tête.	*p'ou*, ancêtre.	*ge*, famille.	*ge*, pleurer.
hla, lune.	*re*, étang.	*lou*, pierre.	*djou*, reins.
pou, trou.	*bou*, jarre.	*pi*, trompette.	*vou*, entrailles.
la, tigre.	*ze*, panthère.	*tche*, chien.	*lou*, dragon.
ié, poule.	*che*, serpent	*mou*, cheval	*gni*, bec.
gni, cœur.	*ga*, penser.	*ts'o*, homme	*lé*, main.
tche, pied.	*hlo*, visage.	*né*, œil, voir	*beu*, rassasié.
tche, soleil.	*mi*, terre.	*djo*, vallée.	*ko*, cultiver.
je, eau.	*dou*, aile.	*ko*, milieu.	*kè*, étoiles.
lè, gauche.	*za*, droite.	*eu*, appeler.	*tch'a*, char.
tsa, nourriture.	*ka*, porte.	*zé*, descendre.	*t'ou*, enfiler, percer.

Et cependant, comme on le verra, ils ne sont parfois employés que pour le son qu'ils représentent.

mou	dou	mi	dla	ki	mou	mi	tsi	da	gè
ciel	sortir	terre	finir	temps	ciel	terre			être

mou	ciel
dou	sortir
mi	terre
dla	finir
ki	époque
mou	ciel
mi	terre
ma	non
fi	divisés
t'a	au temps
mou	jour matin
gni	
sé	

p'i	nuit soir
ma	non
tcho	avoir;
lo	soleil,
tche	
hla	lune,
ba	
dou	sortir
ma	non
ke	habiles
t'a	au temps;
mi	terre
t'i	sur

kè	toute
ts'o	hommes
ma	non
tcho	avoir
t'a	au temps,
mou	ciel
mi	terre
fi	diviser
dji	ont fait
mou	
ze	ainsi
ke	Kedze
dze	

nè	et
ga	Gagè
gè	
ié	
li	
gè	c'est.
dje.	
k'e	Eux
che	
lé	tout d'abord
li	
mou	ciel
mi	terre

Époque de la création du ciel et de la formation de la terre.

Au temps où le ciel et la terre n'étaient pas divisés, il n'y avait ni jour ni nuit, soleil et lune ne brillaient pas; en ce temps, sur toute la terre, il n'y avait pas un seul homme. C'est Kedze et Gagè qui ont fait la division du ciel et de la terre. Avant la division du

fi	diviser
ké	avant,
nè	et
mi	terre
t'i	sur toute
ké	
ts'o	hommes
ma	non
tcho	avoir
kè	Eux
che	
je	ainsi
lo	soleil
tche	
tleu	coucher

ke	habile
po	mont
gè	grand
ma	
lo	
gni	s'asseoir
na	se reposer
mou	Moutou
tou	
po	mont
di	
kè	lui
lo	
tcho	avoir
la	

gè	être
dje	
kè	eux
che	
li	
gni	terre
na	
vé	prendre
la	
ts'o	hommes
mou	faire
koù	former
ka	après
la	
vé	prendre

la	
bi	fleuve
je	
kè	sur
ge	ayant traversé
ka	
ge	traversé;
la	
lo	soleil
tche	
dou	sortir
mi	pays
tè	
teu	placer
ka	après

ciel et de la terre, sur la terre il n'y avait pas un seul homme. Eux donc sur une grande montagne du côté où le soleil se couche, allèrent s'asseoir. C'est sur la montagne Moutou (ou Mouto). Eux donc prirent de la terre pour en faire un homme, passèrent le fleuve et s'avancèrent du côté où le soleil se lève, et s'arrêtèrent là, pour

la		*sé*	afin,	*teu*	obtenir,	*vé*	prendre
k'e	lui	*nè*	et	*di*		*la*	
ké		*chou*	encens	*dje.*		*ts'o*	hommes
hla	transformer	*teu*	brûler	*tche*	vin	*kou*	faire.
la		*ke*	habiles;	*hi*	offrir,	*a*	Aujourd'hui
ts'o	homme	*tsa*	nourriture	*tsa*	nourriture	*gè*	
lou	devenir	*hi*	offrir	*hi*	offrir,	*kou*	étant fait,
je	aller	*ke*	habiles,	*ga*	obtenir.	*ta*	
ka	après;	*ka*	après	*teu*		*je*	
mi	terre	*sé*	afin;	*di*		*a*	demain
t'i	sur toute	*a*	nous	*dje*		*ge*	
kè		*se*		*k'e*	Lui	*né*	matin
ts'o	hommes	*chou*	de l'encens	*ze*	ainsi	*li*	
tcho	avoir	*k'e*	la fumée	*gni*	terre	*nè*	et
ka		*ga*		*na*		*ti*	brisé

transformer la boue et en faire un homme, « afin que, sur toute la terre, il y ait des hommes sachant brûler de l'encens, offrir des céréales, et que nous (Dieu) obtenions la fumée de l'encens, que nous obtenions l'offrande des céréales et du vin ». Pour cela ils prennent de la terre pour en faire un homme. Ils le font aujourd'hui et le lendemain matin

tli rompu,
ra
la
la
dje
a } le lendemain
ge
ta placé,
je
né et
pou placé
ka étant
né matin
li
né et

ti brisé
tli rompu
ra
la
la
ga } ensuite,
dou
t'i } une fois,
re
kou fait
ta placé
ka étant,
k'e lui
o } surveiller
né

la
ze ainsi
gni } de la terre
na
la
se } l'esprit
ma
li
gè être
nou vous.
k'a } Comment
di
la
jou moi
gni } terre
na

la
vé prendre
la
t'si } ainsi
je
kou fait
tcho avoir
gè être
di
bé dit-il
la
gni } la terre
na
la
jou à moi

ils le trouvent brisé en morceaux. Ils le refont et le mettent en place, le lendemain matin de nouveau, brisé en morceaux. Enfin une troisième fois le refont et le remettent en place et veillent sur lui. C'était (le fait) de l'esprit de la terre: «Vous, dit-il, pourquoi prenez-vous ma terre ainsi?

ga	
gè	être
ma	
jou	moi
ka	
sé	encore
k'e	de lui
se	le maître
p'a	
gè	être;
sé	
na	vous
k'a	comment
di	
la	

jou	moi
li	
ma	non
na	demander
mou	faire
ts'i	ainsi
ze	
mou	fait
tcho	avoir
gè	être
bé	dit-il.
la	
a	Maintenant
gè	
mi	terre

t'i	sur toute
kè	
né	et
ts'o	hommes
ma	non
tcho	être
la	
k'e	Lui (la terre)
kè	
hla	transformée
la	
ts'o	hommes
lou	devenir
je	
ma	

ka	
chou	encens
teu	brûler
ke	habiles
ka	ayant,
la	
tsa	nourriture
hi	offrir,
je	eau
hi	offrir
ke	habile
ka	après,
sé	
a	à nous
se	

La terre m'appartient, car je suis son maître. Pourquoi ne me demandez-vous pas pour agir ainsi? dit-il. — (Parce que) maintenant sur toute la terre il n'y a pas un seul homme; c'est pour la transformer et en faire un homme sachant brûler de l'encens, offrir de la nourriture, offrir de l'eau; l'offrant à nous nous en obtiendrons la fumée. Plus tard

hi offrir
k'e fumée
ka après
k'e eux
ga (brace)
teu (brace)
di obtiendrons.
sé
la
a (brace)
ge (brace)
gni Plus tard
vé pris
nu vous
k'ou rendre

go vouloir
di
bé dirent-ils;
la
nou vous
k'a (brace)
na combien
k'ou (brace)
lou année
jou à moi
k'ou rendre
li
bé dit-il
la
k'ou 6 (brace)

tsé 10 (brace) 60
k'ou (brace)
lou années
vé prendre
nou vous
kou rendre
go voulons
di
bé dirent-ils,
la
a (brace)
gè maintenant
ts'o hommes
tcho avoir
k'ou 6 (brace)

tsé 10 (brace) 60
dlé accomplis
ze ainsi,
a (brace)
mè le propre
peu corps
vé prendre
tcho avoir
keu accompli
bé dire
ze ainsi
tse (brace)
ki l'époque
k'e de lui
o caractère

nous vous rendrons la terre, dirent-ils. — Dans combien d'années me la rendrez-vous? dit (l'esprit de la terre). — Nous voulons vous la rendre dans 60 ans, dirent-ils». C'est pourquoi maintenant l'homme est terminé à 60 ans; le temps de notre corps est fini, telle est la loi de

ka
ta placé
li
gè est.
dje
la
a }
gè } Maintenant
ts'o l'homme
tcho avoir
k'ou 6 }
tsé 10 } 60
k'a plus
dlé accompli
ze ainsi

a }
mè } son propre
jou soi
peu corps
vé prendre
tcho avoir
hlou blanc
bé dire
gè est
dje
za }
jou } hommes
ge }
ts'i } os
ze ainsi

se 3 }
'a 100 }
k'ou 6 } 361
tsé 10 }
t'i 1 }
tsi os
gè est
o }
ko } la tête
ge os
ze ainsi
gni deux
p'i parties
gè est
a }

mè }
gni } femmes
neu }
ge }
tsi } os
ze ainsi
se 3 }
'a 100 }
k'ou 6 } 360
tsé 10 }
tsi os
li
gè est
dje
o }

notre nature. Maintenant l'homme qui a accompli ses soixante, le surplus il le tient par sa vertu. — Le corps de l'homme est composé de 361 os, l'os de sa tête est divisé en deux parties. — Le corps de la femme est composé de 360 os — l'os de sa tête est divisé en 4 parties. — L'hom-

ko	tête	*je*	fleuve	*hi*	Téchi	*hla*	transformé
ge	os	*kè*	sur	*gni*	2,	*ts'o*	hommes
hle	4	*ge*	passé	*mou*	frère,	*lou*	devenir
p'i	parties	*dou*		*neu*	sœur,	*gè*	être
gè	est	*li*		*ze*	ainsi	*dje*	
ts'o	hommes	*ka*	après	*i*	père	*k'e*	eux
ze	ainsi	*je*	de l'eau	*ba*		*che*	
gni	de terre	*tsé*	le bord	*i*	mère	*ge*	avant
na		*na*	se reposer,	*ma*		*tche*	
vé	prendre	*hla*	transformer	*ma*	non	*ze*	ainsi
ts'o	hommes	*ts'o*	hommes	*tcho*	avoir,	*mi*	terre
kou	faire	*lou*	devenir	*dje*		*t'i*	sur toute
ka	après	*gè*	est	*gni*	de terre	*k'e*	
vé	prendre	*dje*		*na*		*ts'o*	hommes
bi }		*té* }		*li*		*ma*	non

me est donc fait de terre. Pour faire cet homme, ils traversent un fleuve et vont se reposer sur l'autre bord pour la transformer et en faire l'homme. Téchi (son nom), deux personnes, frère et sœur, n'ont ni père ni mère, puisqu'on a transformé la terre pour en faire un homme. Avant eux, il n'y avait pas d'homme sur toute la terre. Ces deux personnes, frère et sœur, peuvent-ils devenir époux?

tcho	avoir
k'e	eux
gni	2
mou	frère
neu	sœur
li	
mè	époux
fou	
mou	devenir
di	peuvent-ils?
di	
neu	
peu	Montagne
gni	2
ma	

kè	sur
ka	après
leu	pierre ronde
gni	2
p'é	
lé	envoyer;
tsé	
neu	sœur
ma	
la	
ze	ainsi
t'o	en bas
na	s'arrêter,
la	
a	

pou	frère
la	
ze	ainsi
kè	en haut
mou	faire,
la	
fa	crible
ké	
gni	2
ma	
lé	envoyer,
tsé	
li	
neu	sœur
ma	

la	
ke	au-delà
na	s'arrêter,
la	
a	frère
pou	
la	
kè	en deçà
mou	faire,
la	
tche	soulier
neu	
gni	2
p'é	
lou	

Placés sur deux montagnes, ils prennent chacun une pierre ronde et la jettent. Celle de la sœur ne s'arrête qu'en bas; celle du frère (aîné) s'arrête au-dessus. Ils prennent chacun un crible (chai-tse) et le font rouler. Celui de la sœur s'arrête au-delà et celui du frère en deçà. Ils prennent chacun un soulier et le jettent; celui de la sœur s'arrête au-delà

tsé	jeter,
li	
nè	et
neu	sœur
ma	
la	
ke	au-delà
nas'	arrêter,
la	
a	frère
pou	
la	
kè	en deçà
mou	faire
la	

peu	mont
tche	pied
ka	après,
mou	feu
tou	
gni	2
p'a	
kou	faire
dla	
nè	et
mou	du feu
k'e	la fumée
ze	ainsi
mou	ciel
kè	

k'a	aller
t'i	un mont
peu	
mou	faire.
la	
la	
k'e	Eux
gni	2
mou	frère
neu	sœur
li	
mè	époux
fou	
mou	devenir
gè	être.

ga	En-suite
dou	
ze	ainsi
a	la fille
neu	
'o	enfanta
li	
ze	ainsi
p'ou	ancê-tres
k'a	beau-coup
mou	cale-basse
lou	
t'i	un
ma	
o	enfanter

et celui du frère en deçà au pied de la montagne. Ils font deux feux sur chaque montagne et la fumée monte au ciel se réunissant en une montagne. (C'est pourquoi) le frère et la sœur deviennent époux. Ensuite la femme enfanta une calebasse pleine de nos ancêtres [c.-à-d. que cette calebasse renfermait la semence de tous les hommes]; après avoir enfanté, nos ancêtres n'avaient qu'un cœur et tous les hommes n'avaient qu'un nom. Voilà comment de deux, frère et sœur, tous les hommes sortent.

dou sortir	*gni* 2,		*ma*
li	*mou* frère,	*ke* } Kedze	*vé*
ka après	*neu* sœur,	*dze* }	*bi* donner,
pou ancêtres	*li*	*li*	*ka*.
k'a beaucoup	*ts'o* hommes	*t'i* } à chacun	*a*
gni cœur	*tcho* avoir	*ma* }	*pou* le frère
t'i } un	*dji*	*lé* main	*ze* ainsi
ma }	*gè* est,	*t'i* une	*lo* } soleil
ts'o hommes	*k'e* eux	*p'é* paire;	*tche* }
t'i un	*gni* 2	*ze*	*mou* devenir
che nom	*mou* frère	*hlo* } visage	*ze* et
lou devenir	*neu* sœur	*né* }	*neu* } sœur
gè est	*i* } ombre	*gni*	*ma* }
dje	*tche* }	*ka*	*ze* ainsi
k'e eux	*tcho* avoir	*t'i* un	*hla* }

Ces deux personnes, frère et sœur, n'étaient qu'une ombre (être informe). Kedze donna à chacun une paire de mains (le vouloir) et à chacun un visage (une âme). Le frère aîné devint le soleil et la sœur cadette devint la lune. — Le soleil en sortant produisit le jour. La lune en

ba	lune
ze	ainsi
mou	devenir
dou	sortir
gè	est
dje	
lo / *tche*	soleil
dou	sortir
ze	ainsi
mou / *gni*	jour
gè	est;
hla / *ba*	lune

dou	
ze	ainsi
mou / *tsi*	soir nuit
gè	est;
kè / *za*	étoiles
dou	
ze	ainsi
k'e / *che*	d'eux
gni / *ma*	cœur
gè	est.
mou	Ciel

mi	terre
fi	divisés
dla	terminés;
sé	nuit
gni	jour
fi	divisés
dla	terminés;
nè	et
mi	terre
ko	labourer
ma	non
ke	habiles,
tsa / *che*	céréales
ma	non

tcho	avoir,
hlo / *bè*	habits
vi	vêtir
ma	non
ke	habiles.
ta / *chou*	Tachou
ge / *mou*	empereur
li	
mi	terre
ko	labourer
dji	
mou	faire.

sortant produisit la nuit. Les étoiles en sortant sont leur cœur (leur pensée). Le ciel et la terre étant divisés, le jour et la nuit étant divisés, ils ne savaient pas labourer la terre, il n'y avait point de céréales; il ne savaient se vêtir d'habits. Sous le roi Tachou on apprit à labourer la terre; sous le roi Chelou on apprit à se procurer des céréales; sous

che *lou* → Chelou	*hlo* *bè* → habits	*tsa* céréales	*ga* → encore plus
ge *mou* → empereur	*vi* vêtir	*ma*	*mè* mûrir
li	*ke* habiles	*mè* mûrir	*ma* non
tsa *che* → nourriture	*gè* être	*ma* non	*ke* habiles
cha chercher	*k'e* en ce	*ke* habiles,	*la*
ke habiles	*t'a* temps,	*k'ou* 6, *'a* 100 → 600	*ga* *dou* → ensuite
gè est	*ze* ainsi	*gni* jours,	*ze* ainsi
hi *ié* → Hiyé	*hle* 4, *'a* 100 → 400	*li*	*se* 3, *'a* 100, *k'ou* 6, *tsé* 10 → 360
ge *mou* → empereur	*gni* jours,	*t'i* une	*gni* jours,
li	*li*	*k'ou* année	*li*
	t'i une	*mou* faire	*t'i* une
	k'ou année	*tsa* céréales	
	mou faire ;	*ma*	
		ga	

le roi Hiyé on apprit a se vêtir d'habits. En ce temps une année comptait 400 jours, les céréales ne pouvaient pas mûrir ; (puis) une année compta 600 jours, encore mieux les céréales ne pouvaient mûrir ; ensuite elle compta 360 jours ; 30 jours firent un mois, 13 jours firent un

k‘ou année	*k‘ou* année,	*hla* le mois	*né* } le printemps;
mou faire ;	*tsé* 10 } 12	*ze* ainsi	*dè*
se 3 } 30	*gni* 2	*k‘ou* } le 1e de l'an	*né* } le printemps
tsé 10	*hla* mois;	*si*	*dè*
gni jours,	*t‘i* un	*tche* attein-dre	*ra* (passé),
li	*hla* mois,	*zè* est,	*ze* ainsi
t‘i un	*se* 3 } 30	*gni* du bœuf	*hi* été
hla mois	*tsé* 10	*hla* le mois	*t‘a* époque;
mou faire ;	*gni* jours;	*ze* ainsi	*hi* été
tsé 10 } 13	*t‘i* un	*k‘ou* l'année	*t‘a* époque
se 3	*tcho* cycle,	*keu* finie	*ra* (passé),
gni jours	*tsé* 10 } 13	*gè* c'est;	*tch‘ou* } au-tom-ne;
t‘i un	*se* 3	*k‘ou* l'année	*'o*
tcho cycle	*gni* jours.	*dou* s'avan-ce	*tch‘ou* } au-tom-ne
t‘i une	*la* Du tigre	*ze* ainsi	*'o*

cycle; une année fut composée de 12 mois, un mois de 30 jours; un cycle de 13 jours. Le mois du tigre commença l'année; le mois du bœuf finit l'année. L'année commence (par) le printemps, après le printemps, l'été; après l'été, l'automne; après l'automne, l'hiver. Le prin-

ra (passé)
ze ainsi
tseu de l'hiver
t'a l'époque;
hi du printemps,
t'a l'époque,
hi de l'été
t'a l'époque,
tch'ou de l'automne
t'a l'époque,
tseu de l'hiver
t'a l'époque,
fi divisées
dla terminées
ka (passé)

sé
tsa / *che* — céréales
tsa / *dzi* — mangeables
a / *mi* — quoi
tè planter
t'a au temps
a / *mi* — quoi
tè planter
ka
sé
tsa

ma — céréales
mè mûrir
ke habiles
gè c'est
dje
ke / *dze* — Kedze
li
mou ciel
mi terre
dji
fi diviser
mou faire,
t'è / *hi* — Téchi

mou frère
neu sœur,
li
ts'o hommes
tcho avoir
dji
mou faire
a / *gè* — maintenant
tche atteindre.

temps, l'été, l'automne, l'hiver étant divisés, les céréales vinrent à maturité; en plantant chaque chose en son temps, les céréales peuvent mûrir.

C'est ainsi que Kedze divisa le ciel et la terre, et que Téchi, frère et sœur, ont été créés hommes et que nous arrivons au temps présent.

fè	*tse*	*tsi*	*gè*
sécheresse	époque		c'est

gni		*nè*		*se*		*je*	aller,
ke	Gnikedze	*se*	le troisième.	*y*	Kousey	*ga*	moi
dze		*t'eu*		*nè*		*nou*	vous
nè		*da*	Teudafou	*se*	le troisième;	*dji*	soumettre
t'i	le premier,	*fou*		*k'ou*	six	*ma*	non
gni		*nè*		*ge*	familles	*ke*	habile;
ga	Gnigagè	*t'i*	le premier,	*t'eu*	en tout	*gni*	
ge		*lo*		*t'eu*		*ke*	Gnikedze
nè		*t'o*	Lototche	*tse*	vivent.	*dje*	
gni	le second,	*tche*		*t'eu*		*di*	
t'eu		*nè*		*da*	Teudafou	*se*	esprit,
dé	Teudéfè	*gni*	le second	*fou*		*ke*	Kedze
fé		*k'ou*		*se*	marche	*dze*	

L'époque de la sécheresse universelle.

Le 1er, Gnikedze, le 2e, Gnigagè, le 3e, Teudéfè. — Le 1er, Teudafou, le 2e, Lototche, le 3e, Kousey; en tout 6 familles (personnes). Teudafou dit : «Je ne puis pas (veux pas) vous obéir.» L'esprit Gnikédze envoie le

lou le dragon
pou } blanc
hlou }
hlé envoie
nè et
gni toi
dji } soumettre;
tsé }
t'eu } Teudafou
da }
fou }
di
se esprit
ke } Kedze
dze }
lou dragon

pou } blanc
hlou }
jou prend
nè et
hlou d'argent
tou recouvert
ba un panier
lo remplir
tleu renfermer
dou piocher
nè et
tse } à la porte
dji }
deu enterrer
se 3
tche pieds

né profond
lo remplir
deu enterrer
se 3
k'ou années
mou le ciel
ma non
hleu éclairer
k'ou 6
tche pieds
né profond
lo remplir
deu enterrer
k'ou 6
k'ou années
mou le ciel

ma non
deu tonner,
ke 9
tche pieds
né profond
lo remplir
deu enterrer
ke 9
k'ou années
mou le ciel
ma non
'a pleuvoir;
se les arbres
gè
leu } entièrement
leu }

dragon blanc Kedze pour le soumettre. L'esprit Teudafou prend le dragon blanc Kedze, l'enferme dans un panier d'argent, pioche et l'enterre devant la porte. (Gnikedze dit:) Si tu l'as enterré à 3 pieds, pendant 3 ans le ciel n'éclairera pas. Si tu l'as enterré à 6 pieds,

kou	secs;
va	les oiseaux
gè	
leu	entièrement
leu	
che	morts;
ko	tout
gè	
leu	entièrement
leu	
kou	sec;
ts'o	les hommes
gè	
leu	entièrement
leu	

che	morts.
se	3
kou	ans
se	parcourir
mi	la terre
té	
ts'o	hommes
t'i	un seul
ma	
ma	non
go	voir;
se	3
gni	jours
se	parcourir
mi	

té	la terre
va	les oiseaux
t'i	un seul
ma	
ma	non
go	voir.
gni	Gnikedze
ke	
dze	
di	
se	esprit
fè	sec
tse	époque
mou	faire
ma	non

di	devoir:
t'eu	Teudafou
da	
fou	
di	
se	esprit,
nou	vous
ga	moi
dji	soumettre
ke	habiles
ma	non
zo	falloir.
ke	habiles
ma	non
zo	falloir

pendant 6 ans le ciel ne tonnera pas. Si tu l'as enterré à 9 pieds, pendant 9 ans le ciel ne pleuvra pas. Tous les arbres sèchent. Tous les oiseaux meurent; tout sèche entièrement; tous les hommes meurent. On peut parcourir le pays pendant 3 ans, sans rencontrer un seul homme. On peut parcourir le pays pendant 3 jours sans rencontrer un seul oiseau. L'esprit Gnikedze (dit) : La sécheresse ne peut pas

di	*tcho* revient	*mou* le ciel	*deu* tonner;
la	*nè* et	*né* et	*ke* 9
ga moi	*tse*	*hleu* éclairer;	*tche* pieds
lou dragon	*dji* } se soumet.	*k'ou* 6	*té*
ga moi	*tsi* }	*tche* pieds	*mou* faire
kou rendre.	*se* 3	*té*	*tsi* déterrer,
li	*tche* pieds	*mou* faire	*ke* 9
t'eu } Teudafou	*té*	*tsi* déterrer,	*k'ou* années
da }	*mou* faire	*k'ou* 3	*mou* le ciel
fou }	*tsi* déterrer,	*k'ou* années	*né* et
di	*se* 3	*mou* le ciel	*'a* pleuvoir.
se esprit	*k'ou* années	*né* et	

durer. L'esprit Teudafou (dit :) A quoi bon me soumettre à vous? à quoi bon? je vous rends votre dragon. L'esprit Teudafou se repent et se soumet. (Gnikedze :) Si tu le déterres de 3 pieds, pendant 3 ans le ciel éclairera (aura des éclairs). Si tu le déterres de 6 pieds, pendant 6 ans, le ciel tonnera. Si tu le déterres de 9 pieds, pendant 9 ans le ciel pleuvra.

---

da	*la*	*je*	*tsi*
de travers	couler	l'eau	époque

gni	des Gni	*ge*	avant	*jou*	nous	*ga*	labourer;
a	ancêtres	*gni*	jour	*dou*	piocher	*se*	3
p'ou		*jou*	nous	*ko*		*gni*	jours
tlou	hommes	*mi*	la terre	*tsa*	sillons	*lou*	après,
mo	vieillards	*ga*	labourer;	*hle*	défoncer	*ga*	aujourd'hui
vé	famille	*ga*	aujourd'hui	*tsa*	sillons	*gni*	
hle	4	*gni*		*pou*	renverser	*jou*	nous
mou	frères	*mou*	ciel	*mou*	faire;	*pou*	renverser
neu	sœur	*t'i*	aurore	*ga*	aujourd'hui	*jou*	nous
mi	la terre	*li*		*gni*		*dou*	labourer;
ga	labourant	*jou*	nous	*jou*	nous	*ko*	
li		*pou*	renverser	*mi*	terre	*tsa*	sillons

Le Déluge universel.

La famille des vénérables ancêtres des Gni (Tribu des Gnip'a) était composée de quatre personnes, trois frères, une sœur, laboureurs : Hier (dirent-ils) nous avons labouré, aujourd'hui à l'aurore nous renverserons et piocherons; les sillons renversés et défoncés, ensuite nous labourerons. Trois jours après nous renverserons et piocherons; les sillons

hle défoncer
tsa sillons
pou renverser
mou faire,
t'i une
'é nuit
k'e eux
ga } se reposant,
na }
se } minuit
hlé }
tche arrivé,
li
la

gni } Gninia
gna }
se esprit
tlou hommes
mo vieillard
lé à la main
lo
hlou l'argent
da bâton
ve prenant
tsa sillons
hle défoncer
tsa sillon
pou renverser

mou faire.
gè L'aîné
la
ze ainsi
dè frapper
li
di il faut.
hle Le second
la
ze ainsi
teu enchaîner
li
di il faut.
nia Le dernier

la
li
t'i un
cha peu
na interroger,
li
la
nou vous
k'a pourquoi
mou faire
y de cette
ze manière
mou faire
tcho avoir

serons renversés et défoncés. Une nuit, pendant qu'ils se reposaient, minuit arrivé, le vénérable esprit Gninia, un bâton d'argent à la main, défonça et renversa les sillons. Le frère aîné (dit): «Il faut le frapper. Le cadet (dit): Il faut l'enchaîner. Le dernier (dit): Interrogeons-le un peu! Vous, pourquoi avez-vous ainsi agi de cette manière? (Il répondit:)

gè	être?
nou	vous
se	3
fè	frères
mi	la terre
ko	cultiver
ma	non
zo	nécessaire,
da }	déluge
la }	
ze }	
tse	l'époque,
li	
mou	le ciel
tè	inonder
mi	la terre
lo	pleine
pé	avec,
mi	la terre
tè	inonder
mou	le ciel
lo	plein
pé	avec,
ts'o	les hommes
gè	être
leu }	entièrement
leu }	
tè	inondés
che	mourir
keu	tous,
li	
jou	nous,
vé	famille
hle	4
mou	frères
neu	sœur
k'a	quel
ze	moyen
mou	faire
li	
di	pouvoir
bé	dire?
la	
gè	L'aîné
la	
ze	ainsi
re	de fer
leu }	un coffre
k'eu }	
gni	s'asseoir; se renfermer
hle	le second
la	
ze	ainsi
dje	de cuivre
leu }	un coffre
k'eu }	

Vous, trois frères, il est inutile de labourer la terre, l'époque du déluge est arrivée; l'eau doit submerger du ciel à la terre, et de la terre au ciel. Tous les hommes doivent-être submergés.» — Nous quatre, frères et sœur, qu'allons-nous faire? dirent-ils. Le frère aîné s'enferma dans un coffre de fer (et fut submergé). Le cadet s'enferma dans un coffre de

gni	s'asseoir se renfermer.
nia	Le dernier
gni	2,
mou	frère
neu	sœur,
ze	ainsi
se	de bois
leu	un coffre
k'eu	
gni	s'asseoir se renfermer
je	aller.
ié	De poule
hla	un œuf
t'i	un

ma	
ka	avec;
ié	le poussin
za	
ma	non
gè	chanter
ze	ainsi,
leu	du coffre
k'eu	
kà	la porte
t'a	ne pas
p'ou	ouvrir,
tsi	
dje	

ié	le poussin
za	
gè	chanter
li	
leu	du coffre
k'eu	
ka	la porte
p'ou	ouvrir
li	
ze	ainsi.
mou	Moutou
tou	
peu	mont
fé	roche

dla	
lo	
se	chêne
vou	
tse	arbre
lo	
na	s'arrêter;
zé	descendre
nè	et
zé	descendre
ma	non
di	pouvoir,
dé	monter
nè	et

cuivre (et fut submergé). Le dernier, avec sa sœur, s'enferma dans un coffre de bois. «Prenez un œuf de poule avec vous; tant que le poussin ne chantera pas, n'ouvrez pas la porte du coffre; dès que le poussin chantera, ouvrez la porte du coffre. Ils étaient arrêtés sur un chêne à mi-rocher du mont Moutou (ou Mouto); descendre, et descendre ils ne le pouvaient pas; monter, et monter ils ne le pouvaient pas. Sur la roche

dé monter
ma non
di pouvoir.
fé roche
k'e sur
ze ainsi
ke } bambou
leu }
t'i un
tse branche
tè pousser.
la
jou moi
dzou attacher

nou toi
o } tête;
dje }
nou toi
se marcher
fé roche
k'eu sur
dé monter
li
fé roche
k'eu sur
k'a après
dé monter
la

ge avant
t'i } jamais
ze }
na vous
se esprit
ta adorer
ma non
ke habile
la
a } maintenant
gè }
ze ainsi
nou vous
vé prendre

na vous
se esprit
mou faire
go vouloir,
dje
na vous
se esprit
ta adorer,
ze ainsi
h'e depuis
t'i cette
tsi époque
ka
ta placer
gè être.

avait poussé une branche (racine) de bambou : Je m'attache à ta tête (dit-il) pour, par toi, monter sur le rocher. Étant monté sur le rocher, moi qui, auparavant, n'ai jamais adoré aucun esprit, maintenant je veux t'adorer comme esprit. C'est depuis lors que nous adorons (ce bambou) comme esprit (des ancêtres).

OBSERVATIONS.

Dans la transcription je n'ai marqué aucun ton, mon but n'étant pas d'enseigner à parler cette langue; mais il faut bien faire attention aux accents qui doivent être prononcés comme en français.

De plus j'ai indiqué les aspirations qui, nécessairement, font partie du mot.

J'ai renoncé à faire entendre certaines prononciations représentées par les lettres g, h, k. Ces trois lettres doivent tantôt être prononcées comme en français (le g est dur), et tantôt d'une tout autre manière, mais que je ne puis exprimer.

Il suffit d'être averti.

Bien que ces caractères ne semblent pas pouvoir se rapporter à certaines racines principales (je n'ose encore pourtant ni le nier ni l'affirmer), cependant on peut les réunir sous certains traits qui leur sont communs, afin d'en faciliter l'étude.

J'ai ainsi choisi 195 traits sous lesquels j'ai pu ranger tous les caractères, à peu d'exceptions près.

Voici un exemple de mon dictionnaire :

'è, rat.	*jou*, grandir	*gè*, grand.	*ge*, numérale.
za, fils.	*tlou*, vieillard.	*na*, interroger.	*fi*, diviser.
cha, demander.	*jou*, personne.	*leu*, entièrement etc.	

Quand bien même on connaîtrait sa langue, on n'aurait pas encore vaincu toutes les difficultés que présente la traduction des livres lolos; il en existe d'autres que je vais expliquer en quelques mots.

1°. La première est de savoir où commence, où finit une phrase. L'habitude invétérée qu'ont les lettrés lolos de lire leurs livres par coupes de cinq caractères les a obligés à ajuster plus ou moins le sens à cette mesure.

Ici, vous avez un mot de moins qui aurait précisé l'idée, là, un mot de trop qu'il ne faut pas traduire; et, comme la langue

fourmille de mots composés, vous serez parfois obligé de découvrir sous un seul caractère le sens résultant de trois mots réunis.

2°. Beaucoup de locutions ont vieilli, d'autres ne sont employées que dans certains pays, d'autres enfin se sont perdues ou se sont éteintes.

Les livres, eux, ne changent pas; ils sont copiés tels quels, sans aucune intelligence du texte et sans souci de comprendre, mais comme beaucoup de ces livres se répètent, il n'y a plus qu'une étude comparée qui puisse vous permettre de saisir le sens de beaucoup de phrases.

3°. Comme tous ces livres sont manuscrits, des caractères ont dû être changés, d'autres omis, parfois des lignes entières oubliées. Il serait bon de recourir aux manuscrits les plus anciens; mais comme les dates sont nulles ou très vagues, force est bien de s'en tenir aux conjectures.

4°. Enfin une dernière difficulté, ce sont les caractères eux-mêmes; ils ne sont ni absolument idéographiques, ni absolument phonétiques; aussi on est embarrassé de savoir sous quel aspect il faut les prendre. Le mieux serait de se faire lire le livre, si l'on pouvait trouver un lecteur assez intelligent pour couper les phrases selon le sens et non selon la mesure.

Mais c'est impossible, mille fois plus impossible que de lire des vers français sans s'occuper de la rime.

J'espère toujours découvrir tôt ou tard un livre dont la traduction puisse m'ouvrir quelque porte sur l'histoire du peuple lolo, mais j'ignore où et quand; et probablement ce ne sera pas dans les montagnes que j'habite actuellement.

Au fond les Lolos ne connaissent que la vie de famille, de village tout au plus; et tous les livres que je connais sont écrits pour cette vie : naissance, mariage, maladies, actes religieux, mort, telles sont les circonstances autour desquelles s'effeuillent les œuvres littéraires de ces minuscules républiques.

Par accident on découvre, éparses, quelques narrations plus élevées; mais encore sont-elles là pour expliquer la source ou les péripéties de cette vie intime d'un peuple patriarcal.

Sans doute, on trouve, dans une narration précédente, le nom de quelques rois; mais je crois que cette partie du texte est relativement récente et, *peut-être,* imitée de quelque conte chinois.

Les lettrés lolos n'écrivent plus, ils ne font que transcrire; il leur arrive cependant d'ajouter ce qu'ils croient être des explications, et le texte dont je parle en est une.

Je ne l'ai pas écarté, par esprit d'impartialité; peut-être que d'autres ne penseront pas comme moi.

APPENDICE.

ORIGINE PROBABLE DU MOT «LOLO».

羅羅

Jusqu'à ces derniers temps, et malgré toutes mes recherches, je n'avais pu comme je l'ai dit, découvrir le sens du mot *Lolo*.

Ni la langue chinoise, qui écrit ce mot avec un caractère phonétique, ni la langue indigène, qui l'ignore, n'avaient pu me mettre sur la trace d'une explication.

Cette explication, je l'ai enfin trouvée dans une lettre de mon Confrère M. Martin.

J'ai dit que chez ce peuple, il existe une tribu patricienne, une classe élevée d'où sortent tous les chefs et presque tous les propriétaires.

Les Chinois les appellent des *Hee-y,* c'est-à-dire *tribu noire.*

Dans le nord, où habite mon Confrère, cette tribu s'appelle elle-même *No;* dans le sud, au Yun-nan, elle se nomme *Na* (1).

Lorsque les Chinois, en s'avançant graduellement du nord au sud, rencontrèrent cette race nouvelle, qui alors occupait le Se-tchoan et le Yun-nan, ils n'ont pu prendre contact avec elle que par l'intermédiaire des Chefs.

Ce contact s'étant tout d'abord produit dans le nord, c'est là que les Chinois ont dû apprendre le nom de ceux contre qui ils luttaient.

Comme les Chinois n'avaient à leur disposition que les sons de leur propre langue, ils ont écrit le mot *No* d'une manière approchante et l'ont doublé par euphonie.

---

(1) Dans d'autres dialectes, elle est appelée *gopou*, *nesepa*, *gnisoupo*. Le mot *pou*, *po* ou *pa* est une finale masculine opposée à *mou*, *mo* ou *ma*, finale féminine. Il s'ajoute quand on doit déterminer le genre; v. g. *gnipa*, *gnima*, un homme, une femme *gni*. Quand le genre n'est pas précisé on retranche le mot *pa* ou *ma;* v. g. *ga gni gè*, j'appartiens à la tribu *gni*.

C'est ainsi que les Chinois ont inventé le mot *Lolo* (1).

Spécial à une tribu, ce mot est devenu l'appellatif de tout un peuple.

Dans son acception primitive, le mot *Lolo* est donc fort honorable. Il n'est devenu un terme de mépris qu'en passant par une bouche chinoise, dans laquelle, comme on sait, le mot *européen* même est une injure.

Plus tard, les Chinois se firent une opinion moins confuse des Lolos, et ils s'efforcèrent de désigner chaque tribu par un nom spécial.

Nous eûmes les *Kan-y*, les *Sami*, les *Atcho*, les *T'a teou lao*, les *Poula*, les *Métcha*, les *Ogni*, les *Lou-ou*, les *Atchang*, les *Lissou*, etc.

Je crois que beaucoup de ces noms sont indigènes et travestis à la chinoise; les *Kan-y, Sami, Atcho*, sont les *Ko, Sami, Ashi*.

Que ce travestissement n'étonne pas; un grand nombre de villages dont les noms sont censés chinois, ne portent, à vrai dire, que des noms lolos.

En voici quelques-uns pris autour de moi.

Villages.

Nom lolo.	Nom chinois.	Nom lolo.	Nom chinois.
Lou mou je.	Lou mei y.	Se kè je.	So ko y.
Aje hle.	Ay lin.	Reneu.	Hee gni (tsen).
Hè je.	Hee y.	Noure.	Lou hee.
Védlare.	Oui tcha-hee.	Tche dè pou.	Choui ta pou.
Vétsé.	Oui tsee.	Anou hlé.	Anou chan.
Lamoucho.	Laomouchao.	A y lou.	A y long.
Vépaje.	Oui po y.	Gni re.	Gni hee.
Nou je.	Lou y.	Fé y.	Fa y (chao).
Dzechou.	Tsechou.	Doudza.	Toutsa.
Jevi.	Y oui (chao).		

Mais, me dira-t-on, qui vous dit que ce ne sont pas les mots lolos qui viennent du chinois?......

D'abord les Lolos ne transcrivent pas, ils prennent le mot tel quel, sauf à le prononcer plus ou moins bien. Ensuite tous ces noms ont un sens en lolo et n'en ont pas en chinois.

Une dernière et importante remarque qui lèvera tout doute. Dans tous ces noms l'adjectif est placé après le substantif, selon la règle de la syntaxe lolotte. Les Chinois, en transcrivant, ont

(1) Les sons de la langue chinoise sont loin d'être uniformes et, pour ne parler que du cas en question, presque tous les mots chinois dont le premier son est un *l* peuvent aussi se prononcer en *n*. Ainsi on dit *lan* ou *nan* « sud », *na* ou *la* « prendre », *len* ou *nen* « pouvoir ». Le mot *Lolo* doit pouvoir aussi se prononcer *Nono* en certaines régions. Eu tout cas les Chinois n'avaient que ce mot pour rendre le *No* indigène.

conservé cet ordre, malgré leur syntaxe qui exige que l'adjectif précède le substantif, du moins en général.

Que de noms de villages en Chine, n'ont pas d'autre origine (1)!

Pour en revenir à l'origine du mot *Lolo*, il est remarquable que dans une Histoire de l'Annam, l'auteur Petrus Truong-vin Ki (vol. 2. p. 40) écrit qu'en 1508 les *Hac-la-la* (Heelolo), tribu sauvage du Yun-nan, passèrent la frontière et envahirent l'Annam.

Dans le Yun-nan les *Heelolo* se nomment *Na* comme au nord ils s'appellent *No*.

Lala doit venir de *Na*, comme *Lolo* vient de *No*.

Telle est, selon moi, l'origine très probable du mot *Lolo*.

En traitant de la littérature, j'ai cité quelques couplets de la Complainte de la jeune mariée. Je m'en voudrais de laisser le lecteur sous l'impression de sa tristesse.

Pour compléter le tableau, je termine cet appendice par la traduction des «Premiers soucis de la jeune Mère», traduction très exacte mais non pas littérale.

Texte.	Traduction.
Ema neu nia la! Se 'è a ge dé, Akè k'a bou dé; Rebè boutou go, Rela boutou k'eu, Chep'a boutou ki, Hlo p'è hla né go, Gni-y, gnichou po!	Le cher petiot est tendrelet, Comment aller voir nos amis? Jeune maman, au cœur inquiet, Sur son dos le couche endormi. Pour le porter, elle demande Une enveloppe en feutre doux, Un voile azur pour le couvrir, Pour le serrer des cordons jaunes, Pantalon noir et robe bleue, Des rubans verts, des rubans rouges, Pour égayer notre poupon.

Lou-mei-y, 5 Septembre 1897.

PAUL VIAL, M. A.

---

(1) Plusieurs mots de la langue chinoise ont une origine évidemment lolotte.

NOU, arbalète, ce mot si singulier, si anti-chinois, unique comme son, vient du lolo *nou*, arbalète, d'autant que cette arme elle-même n'est pas d'origine chinoise.

TOU, empoisonner, et son dérivé *toula*, nom d'une plante dont le vrai nom chinois est *peckai*, antidote de quelques poisons végétaux. Or en lolo, *tounatse* (de *tou* poison, *na* guérir) signifie «médecine contre l'empoisonnement».

PO, mont, employé comme synonyme de *chan*, dans les anciens pays lolos, n'est-ce pas le même que *peu* de cette langue?

La langue chinoise du Yun-nan a tellement subi l'influence de la langue lolotte qu'elle a perdu les sons *u* et *s*, remplacés par les sons *y* et *h*.

Ainsi, au lieu de *hia iu*, il pleut, *la iu*, pêcher, *susu*, franges, *y ku hoa*, un mot, on dit *hia yi*, *la yi*, *hihi*, *y ki hoa*.

La langue lolotte ne possède pas le son *u*, et le son *s* est très rare si même il existe.

TABLE DES MATIÈRES.

ZI-KA-WEI. — TYP. DE LA MISSION CATHOLIQUE.

EN PRÉPARATION.

LA STÈLE CHRÉTIENNE DE SI-NGAN-FOU, 3e Partie, *Traduction et commentaire de l'inscription,* par le P. Henri Havret, S. J.

L'OBSERVATOIRE DE ZI-KA-WEI, par le P. Stanislas Chevalier, S. J.

DE LA COMPOSITION CHINOISE, par le P. Jean-Baptiste P'é, S. J.

TROIS INSCRIPTIONS JUIVES DE K'AI-FONG-FOU, par le P. Jérôme Tobar, S. J.

DROITS DES MISSIONNAIRES EN CHINE, par le P. Jérôme Tobar, S. J.

HISTOIRE DU ROYAUME DE *TS'IN,* par le P. Albert Tschepe, S. J.

PUBLICATIONS RÉCENTES DE L'OBSERVATOIRE.

SUPPLÉMENT AUX BULLETINS MENSUELS. *Discussion et corrections des observations de température, hygrométrie et actinométrie faites à Zi-ka-wei,* 1873-1892, par le P. Stanislat Chevalier, S. J. — 35 pages in-4°, avec 4 planches.

TYPHOON HIGHWAYS IN THE FAR EAST. — N° 1. Across the South End of Formosa Strait, par le P. L. Froc, S.J. — 40 pages in-4°, avec 5 planches (1896).

THE "ILTIS" TYPHOON. JULY 22-25, 1896, par le P. L. Froc, S. J. — 27 et XVII pages in-4°, avec 3 planches (1896).

BULLETINS MENSUELS DES OBSERVATIONS MAGNÉTIQUES ET MÉTÉOROLOGIQUES. Tom. XIX (1893), XX (1894), XXI (1895).

MANUEL DU SINOLOGUE

I

CHRONOLOGIE.

PAR

LES PÈRES HENRI HAVRET ET GABRIEL CHAMBEAU

(SOUS PRESSE).

SOMMAIRE.

Préface. — Bibliographie. — Exercices.

I^e^ PARTIE : GÉNÉRALITÉS. 1. Cycle chinois. 2. Année. 3. Mois. 4. Jour. 5. Heure. 6. Calendriers.

IIe PARTIE : CALENDRIER. 1. Contenu et raison de ces Tables. 2. Leur appareil. 3. Sources principales. 4. Calendrier du *Tch'oen-ts'ieou*. 5. Du *Tch'oen-ts'ieou* aux *Han*. 6. Le *Tch'ang-li*. 7. Sources secondaires. 8. Abréviations. 9. Lunaisons du *Tch'oen-ts'ieou* au XXe siècle. 10. Textes chinois. 11. Liste des notions chronologiques des deux premières Parties. 12. Liste des expressions chinoises contenues dans la IIe Partie.

IIIe PARTIE. SYNCHRONISME. 1. Contenu et sources de ces Tableaux. 2. Tableaux des souverains de la Chine. 3. Tableau des usurpateurs chinois. 4. Tableau des souverains du Japon. 5. Tableau des souverains de l'Annam. 6. Liste alphabétique des noms contenus dans les Tableaux de la IIIe Partie.

IVe PARTIE. CÉLÉBRITÉS. Dates de la naissance et du décès de plusieurs milliers de Chinois illustres.

Chaque année la Chine se rapproche du monde occidental. Avec le nombre des sinologues, des *Chinese readers*, selon le titre d'un petit livre précieux à la génération qui nous précède, s'accroît l'importance d'acquérir les instruments propres à abréger le temps et à parfaire la précision de la lecture.

Bien des savants depuis Meyers ont livré au public le fruit de leur expérience, leurs notes de chercheurs, la réduction suivant leurs goûts d'ouvrages didactiques nombreux en Chine. Ces ouvrages eux-mêmes, bien que fort répandus, ne se trouvent pas pourtant dans toutes les mains, et ne sont, tels quels, accessibles généralement qu'aux travailleurs entourés de Chinois lettrés; encore manquent-ils souvent de tables et de tout l'appareil nécessaire selon nos manières d'étudier.

Les écrivains consacrés à la publication des *Variétés* et adonnés en principe aux monographies, vrais fruits du labeur sinologique, ont cru devoir, sans s'arrêter, se recueillir pour mettre au net leurs répertoires généraux, empruntés, de préférence développés, des répertoires indigènes, et annotés conformément aux exigences de l'esprit européen.

Il s'agit ici principalement d'histoire: c'est l'histoire qui nous attire en sinologie; non pas une sagesse dépassée, ni une poésie pour longtemps peut-être insaisissable à l'étranger.

Un résumé de l'*histoire* chinoise peut être, en un ou deux tomes, plus substantiel et plus précis que les livres de Mailla ou même de *Tchou Hi* abrégeant *Se-ma Koang*, et l'index des noms y peut tenir lieu d'un gros dictionnaire. En dehors de ce tableau, fort daté lui-même, la *chronologie* a ses lois et sa nomenclature compliquées, objet d'un traité à part. L'histoire ne va pas non plus sans une *géographie*, ancienne et moderne, proportionnée. A la géographie politique confine la *hiérarchie administrative*, exposée au complet par les Chinois eux-mêmes. Parallèlement à l'histoire nationale se présente un genre à peine moins cultivé et important pour la lecture: la *biographie*. En arrière des temps et des hommes, les dieux, les esprits, les héros: la mythologie ou *hiérographie*. Enfin, la *bibliographie*, base de l'histoire littéraire.

Ces huit ou dix traités prendront rang dans les *Variétés* à mesure de leur publication; mais un dernier tome leur attribuera à chacun les sigles convenables pour leur désignation dans un index général accompagnant divers compléments.